Rés. Lk 4747
60613h

LA

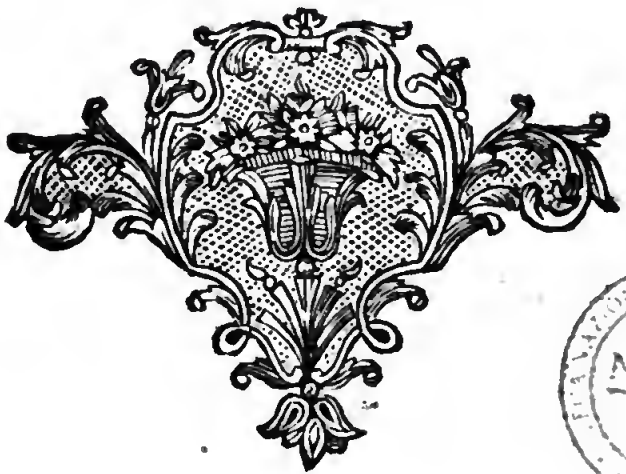
COMTESSE D'ORGUEIL,

COMÉDIE

EN VERS, ET EN CINQ ACTES.

PAR T. CORNEILLE.

NOUVELLE ÉDITION.



NAPOLI

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXII.

ACTEURS.

LE MARQUIS DE LORGNAC.

LE CHEVALIER, frere du Marquis, amant d'Olympe.

ORONTE, amant de Lucréce.

ANSELME, pere d'Olympe, & tuteur de Lucréce.

OLYMPE, fille d'Anſelme.

LUCRECE, niece d'Anſelme.

VIRGINE, ſuivante d'Olympe.

LYSE, ſuivante de la Comteſſe d'Orgueil.

CARLIN, valet du Marquis.

CASCARET.

La Scène eſt à Paris.

LA COMTESSE D'ORGUEIL, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CARLIN, LYSE.

CARLIN.

Quoi ! te trouver encor, & ſeule, & ſans maîtreſſe ?

LYSE.

J'attends de jour en jour Madame la Comteſſe,
Qui, depuis près d'un mois abſente de Paris,
Abandonne à mes ſoins la garde du logis.
On croit ne point tarder d'abord que l'on s'engage ;
Mais inſenſiblement on prend goût au voyage,

D'orléans on veut voir Saumur, Angers & Tours,
Et le retour ainſi ſe differe toujours.

CARLIN.

Tant mieux pour toi, d'avoir liberté toute entiere
De prendre du bon tems, & te donner carriere.
Ah, ſi pour moi le cœur t'en diſoit tant ſoit peu,
Sotte!

LYSE.

En faut-il douter?

CARLIN.

Le mien eſt tout en feu;
Et depuis cette noce où tu me fis tant boire,
Je me ſuis ſi bien mis ta largeſſe en mémoire,
Qu'auſſi-tôt que la ſoif commence à me preſſer,
Pour en guérir plutôt, je voudrois t'embraſſer.

LYSE.

Tout de bon?

CARLIN.

Tout de bon; & s'il t'en faut plus dire,
Ecoute, en te voyant, de quel ton je ſoupire.

LYSE.

Tu te ſens donc pour moi d'amour bien travaillé?

CARLIN.

Ma foi, je n'en dors point quand je ſuis éveillé;
Et ſi ton cœur, ſenſible à la fripponnerie....
Lyſe, ma chere Lyſe,

LYSE.

Ah! point de bruſquerie.
Et que diroit Virgine à qui tu t'es promis?

CARLIN.

Y doit-on regarder de ſi près entre amis?

LYSE.

Tu n'es point ſcrupuleux.

CARLIN.

Vois-tu? J'aime Virgine;
Mais ce qui m'en dégoûte, elle eſt un peu trop fine,
Et ſçait tant de détours, qu'à ce que j'en entends,
Avec elle un mari paſſera mal ſon tems.
Anſelme auſſi, voyant du trouble en ſa famille,
L'a depuis peu chaſſée en dépit de ſa fille.

LYSE.

Olympe en ſa diſgrace a donc pris grande part?

CARLIN.

Elle la garde encore à l'inſçu du vieillard.
Le tems rajuſte tout.

LYSE.

Elle doit t'être chere.

CARLIN.

Veux-tu de mon amour ſçavoir tout le myſtere?
Je ſuis homme d'intrigue, & tel que tu me vois,
J'entreprends de ſervir deux maîtres à la fois:
Ou plutôt près de l'un faiſant le bon Apôtre,
Je tâche à le duper pour être utile à l'autre.

LYSE.

Ton Marquis de Lorgnac eſt le ſot?

CARLIN.

Juſtement.
Jamais on ne fut ſot ſi méthodiquement.
Comme il eſt de naiſſance, & fort riche, il croit être
L'homme le plus parfait qu'on ait encor vu naître;
Et dans cette folie, il eſt perſuadé
Qu'on meurt d'amour pour lui dès qu'on l'a regardé.
Auſſi fait-il le beau, le plaiſant, l'agréable;
Vain s'il en fut jamais, contrariant en diable,
Grand parleur, curieux des affaires d'autrui.

LYSE.

Le Chevalier, ſon frere, eſt-il fait comme lui?

CARLIN.

Comme lui? Dieu l'en garde, il eſt ſon antipode;
C'eſt un homme diſcret, civil, d'humeur commode,
Poli, galant, qui fait les choſes comme il faut,
Et dont la gueuſerie eſt l'unique défaut.

LYSE.

La tache eſt un peu forte.

CARLIN.

Et d'autant plus qu'il aime.
Etre gueux en amour, eſt un malheur extrême;
Mais aux beaux yeux d'Olympe il n'a pu réſiſter,
A Virgine par-là j'eus ordre d'en conter.
Pour gagner quelque accès auprès de ſa maîtreſſe,

Le Chevalier voulut....

LYSE.

Je comprends la fineſſe.
Olympe, par Virgine, a ſçu ſa paſſion.

CARLIN.

Non pas, grace à l'excès de ſa diſcrétion.
Depuis deux mois & plus que pour elle il ſoupire,
Il s'eſt fait remarquer; mais ſans vouloir rien dire,
Moi-même il m'a fallu faire le réſervé:
Cependant tout d'un coup le frere eſt arrivé;
Ce diable de Marquis, qui s'en va d'importance
Faire ſonner par tout ſon manque de finance.

LYSE.

Peut-il le décrier ſans qu'il ſe faſſe tort?

CARLIN.

Tort ou non, il le hait, & voudroit le voir mort.
Pour détourner ce coup, j'ai joué d'artifice.

LYSE.

Comment?

CARLIN.

Du Chevalier j'ai quitté le ſervice,
Et cent ſujets de plainte au beſoin inventés,
Ont été du Marquis avec joie écoutés;
En moi par cette fourbe il a pris confiance;
Et comme j'applaudis à ſon extravagance,
Je ſuis chez lui le tout, je tranche, ordonne, agis....

LYSE.

Ainſi....

CARLIN.

Prends garde à toi, voici notre Marquis.
Le cœur te bat-il point?

LYSE.

Quelle rare figure!

CARLIN.

Hé bien, ſuit-il la mode?

LYSE.

Il comble la meſure.
Quel attirail de points, de rubans, d'affiquets!

SCENE II.

LE MARQUIS, CARLIN, LYSE, CASCARET.

LE MARQUIS, *à Carlin, montrant Lyſe.*

C'Eſt de moi qu'on te parle ?

CARLIN.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Bon laquais,
A ce prochain détour que faiſoit cette belle ?

CASCARET.

Elle vous regardoit, Monſieur.

LE MARQUIS.

Tant pis pour elle.

CARLIN.

Elle s'en ſouviendra.

LE MARQUIS.

Je le crois. Celle-ci,
Qui de loin m'enviſage, a l'œil bien radouci.

CARLIN.

Elle vient de la part de certaine Comteſſe....

LE MARQUIS.

Diable ! il faut l'écouter. Tu nommes ta maîtreſſe ?

LYSE.

La Comteſſe d'Orgueil.

LE MARQUIS.

D'Orgueil ! le nom eſt grand.
Vieille ou jeune ?

LYSE.

Elle n'a que vingt ans.

LE MARQUIS.

Bien lui prend.
La jeuneſſe eſt mon goût, ſans cela, point de tendre :
Avecque le mari, quelle meſure à prendre ?
Eſt-il accommodant ?

LYSE.

Elle eſt veuve.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
Les veuves, la plupart, ſont mets délicieux;
Et de quinze à vingt ans il en eſt d'égrillardes,
Qui donnent au défunt de terribles nazardes.
Pour moi, j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'au beſoin je pourrois en faire des leçons.
Et fille, & femme, & brune, & blonde, j'ai beau faire,
Tout m'en veut.

LYSE.

Qui pourroit n'aimer pas à vous plaire?
Un Marquis qu'on fait gloire en tous lieux d'admirer.

LE MARQUIS.

J'écarte aſſez la foule; afin de reſpirer;
Mais toujours, malgré moi, j'ai quelque ſoupirante.
La Comteſſe eſt jolie?

LYSE.

Elle eſt votre ſervante.

LE MARQUIS.

C'eſt-à-dire, ſon cœur en tient déja pour moi?

LYSE.

Eh! vous pouvez penſer....

LE MARQUIS.

J'en ai pitié, ma foi;
Vingt ans, veuve, & languir! Viens, conduis-moi chez elle,
Il faut la voir; au moins, tu me dis qu'elle eſt belle?

LYSE.

Elle a, dans Orléans, tout fait mourir d'amour;
Mais vous en jugerez, Monſieur, à ſon retour.

LE MARQUIS.

Elle n'eſt pas ici?

CARLIN.

Puiſqu'il faut vous le dire,
Pour vouloir fuir le mal, quelquefois on l'empire.
L'autre jour, en paſſant, la Comteſſe vous vit,
Votre mine, votre air, enfin tout la ſurprit;
Et chez elle d'abord l'amour faiſant ravage,
Pour guérir par l'abſence, elle a fait un voyage;
Mais de fièvre en chaud-mal ſon cœur par-là tombé,
Eſt contrainte avec vous de venir à jubé.

Sa flamme impatiente en ces lieux la rappelle,
Vous la verrez demain.

LE MARQUIS.

Je me ſouviendrai d'elle.
Seulement du retour prends ſoin de m'avertir.

LYSE.

Vous viendrez donc ?

LE MARQUIS.

(*à Carlin.*)
Oui, va. Je puis m'en divertir ;
Et ſelon.... Mais je vois mon impertinent frere.

LYSE, *à Carlin.*

C'eſt là le Chevalier ?

CARLIN.

Lui-même. Adieu, ma chere.

LYSE.

Eſt-il original qui vaille ton Marquis ?

SCENE III.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, CARLIN.

LE CHEVALIER.

Peut-être que je viens mal-à-propos ?

LE MARQUIS.

Tant pis.
Qui vous force à venir ?

LE CHEVALIER.

Vous voyant dans la rue,
Paſſerai-je tout droit ſans que je vous ſalue ?

LE MARQUIS.

Saluez-moi de loin, & ne me dites mot.

LE CHEVALIER.

Mais ceux qui me verront....

LE MARQUIS.

Vous prendront pour un ſot.
Que m'importe ?

LE CHEVALIER.

Toujours injure ſur injure ?

Vous êtes mon aîné, je me tais, & j'endure.

LE MARQUIS.

Hé bien, n'endurez point, qu'eſt-ce que vous ferez?
Vous me chanterez pouille, & vous retirerez;
C'eſt là ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Grace à votre injuſtice,
Me voir & me parler eſt pour vous un ſupplice,
J'en ſuis trop convaincu.

LE MARQUIS.

Ne l'ignorez donc pas.
J'en ſuis content.

LE CHEVALIER.

Ma peine a pour vous des appas;
Et plus vous connoiſſez que le malheur m'accable....

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, votre vie eſt gueuſe & miſérable;
Mais enfin, ſans appui, ſans reſſource, ſans bien,
Vous devriez mourir, & vous n'en faites rien.
Eſt-ce ma faute?

LE CHEVALIER.

Au moins, ſi par le droit d'aîneſſe
Vous avez de grands biens, j'ai la même nobleſſe.

LE MARQUIS.

Vous êtes Chevalier; mais quand il faut manger,
Votre Chevalerie eſt un mets bien léger;
Et ſouvent la machoire eſt fort mal occupée,
A qui n'a, comme vous, que la cape & l'épée.

LE CHEVALIER.

Et la cape & l'épée auront toujours dequoi
Faire conſidérer des gens faits comme moi.
Jouiſſez de vos droits, l'aîneſſe vous les donne,
Je n'y demande rien.

LE MARQUIS.

Vous me la baillez bonne.
Si dans votre chaumiere il vous eût plû reſter,
Votre part de cadet vous eût fait ſubſiſter;
Mais on ne va pas loin avec petite ſomme.
Vous avez voulu faire ici le Gentilhomme;
Et n'ayant plus dequoi, vous voilà ſur le point

D'être franc Paraſite, ou de ne dîner point.
Gueuſez, ſervez, volez, ce n'eſt point mon affaire.

LE CHEVALIER.

J'ai fait quelque dépenſe, & cru la devoir faire.
Ma gloire étant la vôtre, il vous doit être doux....

LE MARQUIS.

Mais Carlin, que voici, mouroit de faim chez vous;
Et s'il n'eût avec moi cherché ſes avantages,
C'étoit fait de ſa vie, ainſi que de ſes gages.

CARLIN.

Sans Monſieur le Marquis, j'étois ſec, autant vaut.

LE MARQUIS.

Oyez.

LE CHEVALIER.

Mon peu de bien vous ſemble un grand défaut.
Toujours ſur ce reproche; & ne peut-il pas être ?...

LE MARQUIS.

Mon nom vous fait honneur, on me l'a fait connoître,
Il pourra vous ſervir à duper un Bourgeois.
L'alliance d'Anſelme eſt, dit-on, votre choix,
Vous muguettez ſa fille, elle a dequoi vous plaire;
Et quand ce ne ſeroit que les grands biens du pere,
Pour qui n'a pas de pain à mettre ſous les dents,
C'eſt un trait de beauté des plus accommodans.

LE CHEVALIER.

Puiſque, malgré moi-même, on a lu dans mon ame,
Il eſt vrai, mon deſſein eſt de prendre une femme;
Et comme Anſelme eſt riche, & qu'il manque d'appui,
Ma naiſſance m'a fait eſpérer tout de lui.
La ſienne, je l'avoue, eſt baſſe, & fort commune.

LE MARQUIS.

Ce n'étoit qu'un maraud; mais il a fait fortune,
Puiſqu'il a du douzain, il eſt démaraudé.
Sçait-il votre amour ?

LE CHEVALIER.

Non, c'eſt un ſecret gardé;
Mais quand il l'apprendra, veuillez ne me pas nuire.
Forcez-vous.

LE MARQUIS.

Laiſſez-moi cette affaire à conduire.

Moi parlant, moi faiſant la demande pour vous,
Je crois qu'il recevra cet honneur à genoux.
Un faquin qu'on a vu petit Clerc de Notaire,
D'un cadet de Marquis devenir le beau-pere,
S'allier des Lorgnacs, peſte !

LE CHEVALIER.

M'offrir vos ſoins,
Vous à qui je déplais ?

LE MARQUIS.

M'en déplaiſez-vous moins ?
Je vous décrierois bien ; mais ſi je vous décrie,
J'ai ſur mon dos le faix de votre gueuſerie.
Au moins quand du Bourgeois vous aurez les écus,
Vous battrez en retraite, & ne me verrez plus.
Allez, tout de ce pas je vais lui faire entendre,
Qu'il choiſit un brave homme en vous prenant pour gendre.
S'il s'informe du bien, je ſuis prêt à mentir.
Repoſez-vous ſur moi.

LE CHEVALIER.

Mais....

LE MARQUIS.

Mais ſans repartir,
J'agis de là. La fille eſt de vous fort épriſe ?

LE CHEVALIER.

J'ignore encor pour moi quelle eſtime elle a priſe ;
Mais vingt fois dans ſa rue elle m'a remarqué.

LE MARQUIS.

Votre amour autrement ne s'eſt point expliqué ?

LE CHEVALIER.

Le pere étant pour nous, il nous répondra d'elle.

LE MARQUIS.

Je vous entends, l'argent vous plaît mieux que la belle ;
Et pourvu qu'il vous ſoit bien & dûment compté,
Peu vous chaud du reſte.

LE CHEVALIER.

Ah !

LE MARQUIS.

Dites la vérité ;
Franchement aimez-vous ? Car à moins que l'on n'aime,
Tâter du mariage eſt la miſere même ;

Et je ne voudrois pas qu'une fille eût ſujet....

LE CHEVALIER.

Non, Olympe eſt pour moi le plus charmant objet.
Jamais rien de ſi beau ne s'offrit à ma vue;
Et de tant de mérite on la trouve pourvue,
Que ſa ſeule conquête aſſurant mon repos,
N'eût-elle aucune dot, je....

LE MARQUIS.

Voilà de mes ſots.
Pour trois jours de douceur, trente ans de gueuſerie;
Mais ſi vous l'épouſez, dites-moi, je vous prie,
Cadet, prétendez-vous avoir beaucoup d'enfans?

LE CHEVALIER.

Peut-on....

LE MARQUIS.

Point de peut-on; car je vous le défends.
La cauſe eſt qu'il n'eſt point de famille nombreuſe,
Qui preſque, en moins de rien, ne dégénere en gueuſe;
Et quand l'oncle eſt Marquis, & des plus apparens,
Serviteur aux neveux qui ſont dégénérans.

LE CHEVALIER.

J'aurai ſoin que jamais aucune plainte à faire....

LE MARQUIS.

Fort bien; & là-deſſus je vais voir le beau-pere.
Carlin? CARLIN.

(*Le Marquis parle bas à Carlin.*)

Monſieur. J'entends.

LE MARQUIS.

Va, cours, le tems m'eſt cher:
Si la Marquiſe vient, qu'on me faſſe chercher.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CARLIN.

LE CHEVALIER.

C'Eſt encore un meſſage à faire à quelque belle?

CARLIN.

Grand myſtere toujours, & toujours bagatelle.

Mais d'où diable a-t-il ſçu votre amoureux ſecret?

LE CHEVALIER.

Un amant bien épris eſt toujours indiſcret.
J'ai trop parlé d'Olympe, il aura pu l'apprendre,
Et ſoupçonné l'amour que ſes yeux m'ont fait prendre;
Mais puiſqu'à m'y ſervir il eſt ſi diſpoſé,
Le ſuccès pour mes vœux en ſera plus aiſé.

CARLIN.

J'en doute; il n'eut jamais pour vous que de la haine.

LE CHEVALIER.

Oui; mais me voir ſans bien lui donne quelque peine;
Et craignant d'en avoir un jour de l'embarras,
Si mon feu touche Olympe, il ne me nuira pas.

CARLIN.

Il eſt homme pourtant à nous en donner d'une.
Son cœur eſt plein pour vous d'une vieille rancune;
Ainſi j'aurois voulu, qu'avant qu'il eût parlé,
Votre amour à Virgine eût été révélé.
Contre ce qu'il eût dit, comme elle a de l'adreſſe,
Elle auroit préparé l'eſprit de ſa maîtreſſe;
Mais vous m'avez fait taire, & tout étoit perdu,
Si j'euſſe oſé....

LE CHEVALIER.

Je vois que j'ai trop attendu,
Qu'il ſeroit bon qu'Olympe eût approuvé ma flamme
Mais je ne ſçavois pas qu'on dût lire en mon ame,
Et que de mon ſecret, malgré moi trop inſtruit,
Le Marquis....

CARLIN.

Pour ou contre, il va faire grand bruit;
Et le vieillard....

LE CHEVALIER.

Tais-toi, je vois venir Oronte.

SCENE V.

LE CHEVALIER, ORONTE, CARLIN.

LE CHEVALIER.

ENfin donc, il n'eſt rien que l'amour ne ſurmonte ;
Lucréce a pris ſur vous un pouvoir abſolu,
Et pour elle à l'hymen vous voilà réſolu.

ORONTE.

J'ai peſté juſqu'ici contre le mariage,
J'en tremble même encor lorſque je l'enviſage ;
C'eſt un marché terrible, & qui doit étonner.
Cependant au torrent je me laiſſe entraîner.

LE CHEVALIER.

Le péril en eſt beau.

ORONTE.

Telle eſt ma deſtinée.

LE CHEVALIER.

L'ordre vous en eſt doux ; mais à quand l'hyménée ?
Lucréce vous aimant....

ORONTE.

Anſelme, ſon tuteur,
Attend obſtinément le retour de ma ſœur ;
Parce qu'elle eſt Comteſſe, il s'eſt mis à la tête
Qu'il faut, pour plus d'éclat, qu'elle honore la fête,
Sans cela point de noce.

LE CHEVALIER.

Il aime à faire bruit.

ORONTE.

A trois jours ſeulement le délai ſe réduit.

LE CHEVALIER.

Vous croyez donc bien-tôt voir ici la Comteſſe ?

ORONTE.

Peut-être dès demain. Mais j'apperçois Lucréce :
De grace, pardonnez aux tranſports d'un amant,
Si je cours où m'appelle un objet ſi charmant.

LE CHEVALIER.

Sur tout autre devoir l'amour toujours l'emporte.

CARLIN, *au Chevalier.*

Olympe eſt avec elle.

LE CHEVALIER.

Eloignons-nous : n'importe,
Je ne lui veux parler qu'après que j'aurai ſçu
Quel accueil du vieillard ma flamme aura reçu.

SCENE VI.

ORONTE, OLYMPE, LUCRECE.

ORONTE, *à Lucrèce.*

QUoi! ſortir ſans m'attendre? Ah! j'ai lieu de m'en plaindre.

LUCRECE.

Oui; car je viens de faire une viſite à craindre;
Et ma couſine ſçait....

OLYMPE.

Que dans tout l'entretien,
Vous avez écouté de grands diſeurs de rien.
Qu'il eſt d'impertinens!

ORONTE.

Olympe eſt difficile.

OLYMPE.

Quoi! d'abord qu'on vous voit, recourir au doux ſtyle,
Prodiguer la fleurette, & vous aſſaſſiner
De cent offres d'un cœur qu'on n'a plus à donner?
Pour moi, je ſuis un peu délicate en mérite,
Plus le vrai me ſçait plaire, & plus le faux m'irrite;
Et comme j'aime en tout qu'on ſoit de bonne foi,
Les ſoupirans d'office ont bien-tôt fait chez moi.

ORONTE.

C'eſt l'uſage du monde; & ſi toutes les belles
Traitoient, ainſi que vous, l'encens de bagatelles,
A quoi ſeroient réduits nos galans du bel air,
Qui par-là, près de vous, apprennent à parler?
Pour faire un honnête homme, il n'eſt point d'autre école,
Le beau ſexe aux muëts fait trouver la parole;
Et par ce qu'à vous plaire ils prennent de ſouci,

Tout

Tout ce qu'ils ont de rude eſt ſoudain adouci.

OLYMPE.

La douceur s'étend loin.

LUCRECE.

Vous l'avez mandiée.

SCENE VII.

OLYMPE, LUCRECE, ORONTE, VIRGINE.

VIRGINE, *à Olympe.*

ENfin, c'eſt tout de bon, vous êtes mariée.

OLYMPE.

Moi, mariée ?

VIRGINE.

Oui, vous; quel malheur à ſouffrir !
M'en voici hors d'haleine à force d'accourir.
Pour prix d'une nouvelle à mes deſirs ſi chere,
Daignez faire ma paix avecque votre pere;
Faudra-t-il que de lui je me cache toujours?

OLYMPE.

Ne t'inquiete point, encor deux ou trois jours,
Son chagrin paſſera, j'en réponds.

LUCRECE.

Mais, Virgine,
Apprends-nous quel époux mon oncle lui deſtine?

VIRGINE.

Un Marquis, ſi charmé, dit-il, de ſes appas,
Qu'il ſe pendra demain s'il ne l'épouſe pas.
Le Marquis de Lorgnac.

OLYMPE.

Quoi ! j'en ſerois aimée?

VIRGINE.

De votre cabinet, où j'étois enfermée,
Je viens d'entendre tout; ſur mon ame il dit d'or.
Vos attraits ſont pour lui le plus riche tréſor.
Le bon homme ſe rend aux deſirs qui le preſſent,
Et de l'heure qu'il eſt les articles ſe dreſſent.

OLYMPE.

Sans m'avoir conſ.ltée ?

VIRGINE.

Eh ! pour ſe marier,
Eſt-il fille aujourd'hui qui ſe faſſe prier ?
Et puis quand il s'agit du grand nom de Marquiſe....

OLYMPE.

Fort bien ; chez moi pourtant l'eſprit ſeul eſt de miſe.
Et de quelque haut rang que l'on me pût flatter,
Un ſot qui m'en voudroit n'auroit qu'à déconter.

ORONTE.

Je crains donc bien qu'ici le Marquis ne déconte.
Il donne lieu ſans ceſſe à quelque nouveau conte.
Et ſur ce qu'on en dit, ce n'eſt pas ſon défaut,
Que d'avoir eu jamais plus d'eſprit qu'il ne faut.
Il croit charmer par tout, fait le beau, l'agréable.

LUCRECE.

Que vous me faites peur !

ORONTE.

Bruſque, dit-on, en diable.

OLYMPE.

Voilà ce qu'il me faut.

VIRGINE.

Moquez-vous du dit-on.
Voulez-vous un époux ſage comme un Caton,
Qui prétende, en vertu de ſa grave figure,
Qu'on marche par compas, & parle par meſure ?

LUCRECE.

Virgine a l'humeur gaie, & penſe que....

VIRGINE.

Ma foi,
Bien d'autres là-deſſus penſeroient comme moi.
Pour devenir Marquiſe, il n'eſt eſprit qui tienne,
Le titre en plaît toujours, de quelque part qu'il vienne ;
Et d'ailleurs quelquefois, s'il faut trancher le mot,
Il eſt avantageux d'être femme d'un ſot,
Excuſe, adreſſe, fourbe, il n'eſt rien qu'il ne croye ;
Quoi qu'on faſſe, il ne voit que ce qu'on veut qu'il voye,
Et ſe laiſſant mener, au beſoin, par le nez....

OLYMPE.

C'eſt par où ſe prendroient des eſprits mal tournés ;
Mais quand la vertu ſeule a pouvoir ſur une ame....

VIRGINE.

D'accord, c'eſt fort bien fait que d'être honnête femme.
Mais Dieu veuille du trop préſerver tous maris.

LUCRECE.

Laiſſons-là cette folle, & venons au Marquis.
Le connoiſſez-vous ?

ORONTE.

Non ; mais je connois ſon frere,
Qui, s'il étoit plus riche, auroit bien dequoi plaire ;
Il a l'air ſi galant & ſi particulier,
Qu'on ne peut....

OLYMPE.

Vous voulez parler du Chevalier ?

ORONTE.

De lui-même.

OLYMPE.

A ſa mine on connoît ſa naiſſance ;
Mais l'effet répond mal ſouvent à l'apparence,
L'air ne fait pas l'eſprit ; & je douterois fort
Que le ſien fût de ceux....

ORONTE.

Ah ! c'eſt lui faire tort.
D'où vient qu'à ce ſoupçon votre cœur s'abandonne ?

OLYMPE.

C'eſt un ſecret qu'encor je n'ai dit à perſonne.
Depuis plus de deux mois, en cherchant à me voir,
Ce brave Chevalier a paru m'en vouloir.
Au Palais pour emplette, au Temple, dans la rue,
Je le trouve par tout, par tout il me ſalue ;
Mais quoiqu'il ait eu lieu cent fois de m'aborder,
Il n'a jamais plus fait que de me regarder.
Jugez ſi c'eſt à tort que je le crois ſtupide.

ORONTE.

Un excès de reſpect l'a pu rendre timide ;
Et je vous plaindrois peu pour l'hymen arrêté,
Si le Marquis avoit même ſtupidité.

OLYMPE.

Quoi qu'on ait fait ſans moi, s'il eſt tel que vous dites;
La puiſſance d'un pere a ſes bornes preſcrites;
Et par précaution, avant que m'engager,
Lui parlant en ſecret, je prétends en juger.

LUCRECE.

En ſecret? Et comment?

OLYMPE.

Ce ſoir par ma fenêtre.

VIRGINE.

Un premier entretien vous le fera connoître:
Et ſi, pour ſon début, il n'a tous mots exquis,
Madame, vous voulez refuſer un Marquis?
Ma foi, ſi vous ſçaviez combien....

OLYMPE.

Laiſſe-moi faire,
Et l'attends au moment qu'il quittera mon pere,
Le jour baiſſe déja; ſi-tôt qu'il ſera nuit,
Dis-lui ſous mon balcon qu'il ſe rende ſans bruit.

LUCRECE.

Mais ſi, pour vous donner cette grande nouvelle,
Lorſque nous rentrerons, mon oncle vous appelle,
Et qu'à voir le Marquis, dont ſans doute il fait cas...

OLYMPE.

J'aurai quelque migraine, & ne paroîtrai pas;
Fais ce que je te dis, Virgine.

LUCRECE.

Vous, Oronte,
Rendez-moi du Marquis un plus fidele compte;
Informez-vous par-tout en quelle eſtime il eſt.

ORONTE.

Il ſuffit, vous ſçavez ſi j'y prends intérêt.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, ANSELME.

LE MARQUIS.

N'Allez pas plus avant, beau-pere, il fait trop ſombre;
Et quoique de la nuit mes yeux incaguent l'ombre,
Chez vous, de vos vieux ans, le cours trop actuel
Doit avoir affoibli le rayon viſuel.
Et par-là j'aurois peur, qu'en marchant, quelque pierre
Vous fit mal-à-propos donner du nez en terre.
Seulement pour demain, quand je vous irai voir,
Préparez votre fille à faire ſon devoir.

ANSELME.

Dès mes plus jeunes ans, un Chevalier de Malte
M'apprit, que quand l'honneur qu'on daigne nous faire...

LE MARQUIS.

Alte.

Votre caducité de trop loin ſe ſouvient;
Si je vous fais l'honneur, le profit m'en revient.

ANSELME.

Du moins, je vous réponds d'une fille fort ſage,
Modeſte, accorte, douce, à qui, dès ſon bas âge,
Où l'eſprit eſt toujours de fadaiſe rempli,
Les Quatrains de Pydrac ont donné le bon pli,
Elle les ſçavoit tous, ſur chacun, bonne gloſe.

LE MARQUIS.

Les Quatrains de Pybrac ne ſont rien à la choſe;
Et votre fille, étant ce que je me la peins,
Ne ſe mariera pas pour dire des Quatrains.
Eſt-elle propre?

ANSELME.

Autant qu'une fille peut l'être.

LE MARQUIS.

Je vous euſſe prié de la faire paroître ;
Mais j'ai craint, en ſuivant ma curioſité,
Quelque ſouillon d'habit qui m'en eût dégoûté,
J'aime l'ajuſtement.

ANSELME.

La dépenſe eſt petite ;
Plus de cent mille écus dont elle ſeule hérite,
Tant en maiſons, effets, comme en argent comptant...

LE MARQUIS.

Ma terre de Lorgnac en vaut deux fois autant.
Quelle eſt belle! grands parcs pour vaches, bœufs, genices,
Grandes foires au Bourg, grandes hautes Juſtices,
Grands moulins, ſans compter de grands foſſés pleins d'eau,
Qu'on paſſe en ponts-levis pour aller au Château.

ANSELME.

Quand je ne vous verrois pour tout bien que la gloire
D'être ſorti de gens renommés dans l'hiſtoire,
Mon choix ſeroit pour vous, & ne regardant qu'eux...

LE MARQUIS.

Ah! que tous les Lorgnacs ont été belliqueux!

ANSELME.

La race en eſt célèbre, & d'abord qu'on la nomme...

LE MARQUIS.

Beau-pere, ainſi je crois que je ſuis Gentilhomme.
Hem ?

ANSELME.

De votre nobleſſe on n'eſt guere en ſouci.

LE MARQUIS.

Vous avez penſé voir un amoureux tranſi,
Mon cadet, qui ſans moi, plein d'une ſotte flamme,
Vous auroit demandé votre fille pour femme.

ANSELME.

Vous touchant de ſi près, il m'auroit fait honneur,
Et l'on tiendra toujours ſa recherche à bonheur.

LE MARQUIS.

Il eſt gueux, archigueux.

ANSELME.

Mais ſon ſang eſt illuſtre ;

Et par tout ſa vertu lui donne tant de luſtre,
Que ſur ce qu'on en dit....

LE MARQUIS.

Monſieur, on, eſt un ſot.
Mon frere fait le doux, le benin, le cagot,
A l'oüir, vous diriez qu'il n'eſt rien plus traitable;
Cependant entre nous il ne vaut pas le diable.
C'eſt un rieur ſous cape, & tous ſes beaux ſemblans,
S'ils amorcent quelqu'un, le mettent en draps blancs.
Dit-on draps blancs, beau-pere, ou blancs draps?

ANSELME.

Il n'importe.

LE MARQUIS.

Non, à ce qu'il paroît aux gens de votre ſorte;
Mais parmi le beau monde où l'on parle correct,
L'arrangement des mots veut un ſoin circonſpect.
L'eſprit eſt un grand fonds. Votre fille en a-t-elle?

ANSELME.

Chacun le croit.

LE MARQUIS.

Eſt-il de rue, ou de ruelle?

ANSELME.

Qu'appellez-vous, de rue?

LE MARQUIS.

Un eſprit trop bourgeois,
Un eſprit dandinant de ces filles ſans poids,
Qui, pour toute réponſe à ce qu'on leur peut dire,
N'ont qu'un, *vous vous moquez*, & ſe mettent à rire.

ANSELME.

Ma fille, en diſcourant, pourra vous étonner;
Sur quoi qu'on lui propoſe, elle ſçait raiſonner;
Jamais de bagatelle, ou c'eſt la faire taire.

LE MARQUIS.

Et vous l'auriez donnée à mon drille de frere?
Quel dommage! A demain, je verrai ce que c'eſt,
Et de la noce enſuite on réſoudra l'apprêt;
Les clauſes du contrat déja ſont arrêtées.

ANSELME.

Il ſuffit qu'entre nous elles ſoient concertées,
Et qu'un dédit ſigné, qui vous répond de moi,

Quoi qui puiſſe arriver, m'engage votre foi.
Du reſte, un peu de tems eſt aſſez néceſſaire
A qui tout à la fois a deux noces à faire.

LE MARQUIS.

Deux noces !

ANSELME.

D'une niece on m'a fait le tuteur.
Pour l'épouſer, Oronte attend ici ſa ſœur,
Demain elle y doit être.

LE MARQUIS.

Il differe pour elle ?

ANSELME.

On lui doit cette honneur.

LE MARQUIS.

Et cette ſœur s'appelle ?

ANSELME.

La Comteſſe d'Orgueil.

LE MARQUIS.

La Comteſſe ! ma foi....

ANSELME.

Quoi ! vous la connoiſſez ?

LE MARQUIS.

Ah, ſi je la connois ?
C'eſt une jeune veuve, aimable, alerte, drue.

ANSELME.

On le dit ; car pour moi je ne l'ai jamais vue.

LE MARQUIS.

Nous la gouvernerons. Elle eſt riche ?

ANSELME.

Et très-fort.
Un vieillard a tout fait pour elle avant ſa mort.
Comme ſur ſes vieux ans il l'avoit épouſée,
Avec lui ſa fortune à faire fut aiſée,
Son revenu, au moins, monte à dix mille écus.

LE MARQUIS.

Dix mille écus de rente !

ANSELME.

Et peut-être encor plus.

LE MARQUIS.

On fait florès à moins. Peſte, quelle commere !

ANSELME.

ANSELME.

Un Duc auſſi, dit-on, cherche fort à lui plaire.

LE MARQUIS.

Un Duc ?

ANSELME.

Oui, qui voudroit....

LE MARQUIS.

Je crois qu'il voudroit ; mais....

ANSELME.

Elle en eſt peu touchée.

LE MARQUIS.

Il ne l'aura jamais.

ANSELME.

Le tems....

LE MARQUIS.

Eh ! je ſçais trop où lui tient l'encloueure.

SCENE II.

LE MARQUIS, ANSELME, CARLIN.

CARLIN, *au Marquis.*

QUatre mots à quartier, Monſieur.

LE MARQUIS, *à Anſelme.*

Par aventure,
Beau-pere, vous ſçavez comme on rentre chez vous ?

ANSELME.

Si je nuis....

LE MARQUIS.

Preſte ; ici vous gagneriez la toux,
Bon ſoir.

SCENE III.

LE MARQUIS, CARLIN.

LE MARQUIS.

Combien as-tu de poulets à me rendre ?

CARLIN.

La Marquiſe, chez vous, a paſſé pour vous prendre,
J'ai voulu l'arrêter; mais ne vous trouvant pas....
C'eſt donc comme il en fait, fracas contre fracas,
M'a-t-elle dit; *dis-lui que puiſqu'il me dédaigne,*
L'Abbé, qui lui déplaît, va commencer ſon regne;
J'aurois pu me réſoudre à ne l'écouter plus;
Mais....

LE MARQUIS.

Ces diables d'Abbés la plupart ſont courus.

CARLIN.

Eh! n'en médiſons point; certains Abbés novices
Ne ſont pas à courir de méchans Bénéfices.
Les belles trouvent là dequoi ſe régaler,
Bijoux, cadeaux, bombance, elles n'ont qu'à parler,
L'argent ne coûte rien; mais pour votre Marquiſe,
Que faire?

LE MARQUIS.

Une douceur la rendra plus ſoumiſe.

CARLIN.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Ce vieillard qui vient de me quitter,
Tout chat-huan qu'il eſt, m'a-t-il pu réſiſter?
Où l'on me voit, tout cede.

CARLIN.

Il ſe réſout à prendre,
Sur votre bonne foi, le Chevalier pour gendre?

LE MARQUIS.

Il m'a tout accordé.

CARLIN.

Que vous êtes heureux,

D'avoir pu vous défaire, à la fin, de ce gueux!
Il l'eût fallu nourrir, c'eſt toujours votre frere.
Que diable auriez-vous fait?

LE MARQUIS.

Ce que je prétends faire?
Ne le pas ſecourir du moindre verre d'eau.

CARLIN.

Olympe y ſuppléera.

LE MARQUIS.

Tu l'entends. Quel cerveau!
J'aurois parlé pour lui?

CARLIN.

Pour qui donc?

LE MARQUIS.

Pour moi-même.

CARLIN.

Ah, le traître! Quoi donc, vous aimez?

LE MARQUIS.

Moi, ſi j'aime?
Point du tout; mais mon frere ayant ce vilain mal,
Pour le déſeſpérer, je me fais ſon rival.

CARLIN.

Si vous lui ſouhaitez miſere ſur miſere,
Il veut le conjungo, Monſieur, laiſſez-le faire;
N'eſt-ce pas, quand lui-même il vous en vient prier,
L'accabler de tous maux, que de le marier?
Qu'on ait volé, brûlé, cauſé famine & peſte,
Mariez-moi les gens, ils ſont punis de reſte:
Mais la pitié vous prend, & tant de charité,
Pour votre cher cadet, vous tient inquiété,
Que réſolu ſur l'heure à vous mettre en ménage,
Il vous plaît d'enrager de crainte qu'il n'enrage.

LE MARQUIS.

Pauvre ignorant! apprends un tour d'homme d'eſprit.
J'ai ſçu contraindre Anſelme à ſigner un dédit,
Qui, de dix mille écus, tient la ſomme aſſignée
Sur celui de nous deux qui rompra l'hyménée.

CARLIN.

Rien que cela? Bon, bon, vous voilà garotté.

LE MARQUIS.

Contre le Chevalier, c'eſt-là ma ſûreté.
Par ces dix mille écus où ſon ſeing le condamne,
Anſelme, pour ſa fille, eſt bridé comme un âne.

CARLIN.

Vous connoît-elle?

LE MARQUIS.

Non; l'entrevue à demain,
J'y dirai de bons mots, ſi je me mets en train;
Car je crois que je puis, ſans peur d'engendrer noiſe,
Pouſſer l'humeur gaillarde avec une Bourgeoiſe.

CARLIN.

Mais vous l'épouſerez?

LE MARQUIS.

Oui, ſi le cœur m'en dit.

CARLIN.

Comment?

LE MARQUIS.

Vivent, Carlin, vivent les gens d'eſprit.
Sans tenir jamais rien, je promettrai ſans ceſſe,
Tant qu'enfin la jauniſſe entraîne la maîtreſſe,
Et que le Chevalier, qui n'aura pas le ſou,
S'aille, de déſeſpoir, faire caſſer le cou.
Les Turcs le devoient bien échigner en Candie.

CARLIN.

Ils ont tort; mais pour lui, que voulez-vous qu'on die?
C'eſt l'ordre, chacun vit le plus long-tems qu'il peut.

LE MARQUIS.

Tais-toi, l'on vient à nous. Jour & nuit on m'en veut;
C'eſt quelque belle encor?

CARLIN.

Je vais la reconnoître.

SCENE IV.

LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

VIRGINE.

CArlin.

CARLIN.

C'eſt toi, Virgine?

VIRGINE.

Oui, qui cherche ton maître.
Vous puis-je dire un mot, Monſieur?

LE MARQUIS.

Quatre au lieu d'un.
La honte vous fait donc choiſir le moment brun,
Et vous venez dans l'ombre, en fine tapinoiſe,
Eprouver ſi mon cœur aiſément s'apprivoiſe?

VIRGINE.

Du moins je vous apporte un avis important;
Ce ſoir à ſa fenêtre Olympe vous attend.

LE MARQUIS.

Quoi! la fille d'Anſelme?

VIRGINE.

Elle-même.

LE MARQUIS.

La chatte!
L'honneur de m'épouſer terriblement la flatte;
Dès ce ſoir ſeul à ſeul vouloir m'entretenir?

VIRGINE.

Vous voyez le balcon, y peut-elle venir?
La nuit ſe fait obſcure.

LE MARQUIS.

Obſcure ou non, qu'importe?
Cours aſſembler mes gens pour me ſervir d'eſcorte;
Carlin, dans un moment je te rejoins chez moi.

CARLIN.

On vous demande ſeul.

LE MARQUIS.

Quelque badaut, ma foi.

Tiens-moi prête ſur-tout cette cotte de maille,
Qui me ſert quand de nuit le cas veut qu'on chamaille.
Que ſçait-on quelquefois ce qui peut arriver?
Va vîte.

SCENE V.

LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

AU rendez-vous je ſçaurai me trouver.

VIRGINE.

Ne vous éloignez point, Monſieur; à la fenêtre,
Avec moi, toute à l'heure Olympe va paroître.

LE MARQUIS.

Tu la peux avertir, je reviens ſur mes pas.
St. Elle me connoît?

VIRGINE.

Qui ne vous connoît pas?
Un homme dont par-tout on parle avec éloge?

LE MARQUIS.

Il eſt vrai qu'il faudroit être pis qu'Allobroge.
Je fais bruit ſi jamais aucun Marquis en fit.

VIRGINE.

Vous êtes beau, galant, gracieux, plein d'eſprit.

LE MARQUIS.

Tu te connois en gens. Pour l'eſprit, d'ordinaire
J'en cache la moitié dont je ne ſçais que faire,
Sans cela, je mettrois tout le monde en defaut.

VIRGINE.

Olympe eſt donc, Monſieur, tout comme il vous la faut;
Vous pouvez pratiquer le haut ſtyle avec elle,
Lui parler ſérieux, d'un ton grave.

LE MARQUIS.

Es-tu belle?
Car, dans l'obſcurité, je ne ſçaurois ſçavoir
Comme ton nez eſt fait, s'il eſt, ou blanc, ou noir.

VIRGINE.

Vous êtes curieux.

LE MARQUIS.

Tu me parois fripponne ;
Et comme en certains tems volontiers on raiſonne,
Si je te connoiſſois digne de raiſonner....

VIRGINE.

J'entends marcher, adieu.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

QUi vient m'importuner ?

LE CHEVALIER.

Je vous ai, par hazard, apperçu dans la rue,
Je m'en allois chez vous.

LE MARQUIS.

Vous avez bonne vue.
Je ne vous voyois pas, moi.

LE CHEVALIER.

L'amour eſt preſſant,
Et me fait vous....

LE MARQUIS.

Autant en un mot comme en cent.
Vous venez demander l'effet de ma harangue ?
Jamais je ne me ſuis mieux ſervi de ma langue,
Et j'ai ſi bien prêché, qu'à l'éclat de mon nom,
Le bon homme ébloui n'a pu me dire, non.

LE CHEVALIER.

Il me donne ſa fille ?

LE MARQUIS.

Elle ſera Lorgnaque.

LE CHEVALIER.

Quelle gloire !

LE MARQUIS.

Pour vaincre, il ſuffit que j'attaque.

LE CHEVALIER.

Que ne vous dois-je point !

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! je le ſçais bien.

LE CHEVALIER.

Si mon ſang....

LE MARQUIS.

Laiſſons-là vos complimens de chien,
Je n'en veux point.

LE CHEVALIER.

Il faut me taire ; mais ſans doute....

LE MARQUIS.

Eloignons-nous d'ici, de peur qu'on nous écoute.

LE CHEVALIER.

Puiſque mes feux d'Olympe ont mérité la main,
Je voudrois....

LE MARQUIS.

Hé bien, quoi ! jaſer juſqu'à demain ?
Venez, pour ſatisfaire à votre impatience,
Juſqu'au prochain détour je vous donne audience.

LE CHEVALIER, *bas.*

Ne vois-je pas quelqu'un qui s'avance au balcon ?
Si c'eſt Olympe ?

LE MARQUIS.

Enfin, me ſuivez-vous, ou non ?

SCENE VII.

LUCRECE, OLYMPE, VIRGINE.

LUCRECE, *dans le balcon.*

JE n'entends plus perſonne.

VIRGINE.

Il ne tardera guere.

OLYMPE, *à Lucréce.*

Couſine, va, de grace, entretenir mon pere,
Et l'amuſe ſi bien, par ce que je te dis,
Que je trouve le tems de parler au Marquis.

LUCRECE.

J'aurois à l'écouter une joie exceſſive.
Mais pour tes intérêts, il faut que je m'en prive ;

Tel

Tel qu'il puiſſe être, au moins, j'en attends le portrait.

OLYMPE.

Repoſe-t-en ſur moi, tu l'auras trait pour trait.

SCENE VIII.

OLYMPE, VIRGINE.

VIRGINE.

N'En déplaiſe à quiconque a fait la médiſance;
Je maintiens le Marquis, un Marquis d'importance.
Si ce grand ſérieux n'eſt pas dans ce qu'il dit,
C'eſt qu'il a l'humeur gaie, & qu'il ſe divertit;
Mais quand il veut, il parle, & des mieux.

OLYMPE.

Je ſouhaite
Qu'il n'ait pas les défauts....

VIRGINE.

Charités qu'on lui prête.
Croyez-moi, le mal eſt qu'à trop l'examiner;
Vous êtes prévenue, & voudrez rafiner.

OLYMPE.

Mais tu ſçais à quel point Oronte le mépriſe.

VIRGINE.

C'eſt qu'il enrageroit ſi vous étiez Marquiſe,
Et qu'il ne ſçauroit voir, ſans en être jaloux,
Qu'en l'épouſant, Lucréce ait moins de rang que vous.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, OLYMPE, VIRGINE.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'Ai quitté mon brutal pour chercher ce que j'aime.

OLMYPE.

N'entends-tu pas du bruit?

VIRGINE.

J'écoute, c'eſt lui-même.

OLYMPE.

Son retour eſt bien prompt.

VIRGINE.

L'amour l'a fait voler.

LE CHEVALIER.

Mes vœux étant reçus, je puis enfin parler.
Eſt-ce vous, belle Olympe?

OLYMPE.

Oui, parlez bas, de grace.

LE CHEVALIER.

Un pere, de ma flamme autoriſe l'audace;
Et, fort de ſon aveu, je pourrois m'applaudir
Sur le flatteur eſpoir qu'il lui plaît d'enhardir.
J'en prends, je vous l'avoue, aſſez de confiance,
Pour ne balancer plus à rompre le ſilence;
Mais cet aveu; Madame, aſſure peu ma foi,
Voyant tout ce qui doit vous parler contre moi.
Quoiqu'il ſemble à mes vœux donner pleine victoire,
Vous demeurez toujours arbitre de ma gloire;
Et l'eſpoir qu'il me ſouffre eſt pour moi ſans douceur,
Si je n'ai mérité de toucher votre cœur.
C'eſt lui qu'à cet eſpoir l'amour veut qu'il conſente,
Je ne ſuis point heureux ſi vous n'êtes contente;
Et le moindre ſoupir à votre ame échappé,
Me reproche un pouvoir lâchement uſurpé.
Aurois-je le malheur de vous en faire naître?

VIRGINE.

Madame, ce début? Hem? M'y ſçais-je connoître?

OLYMPE.

Voyons la ſuite, il peut l'avoir étudié.
L'amour hait ce qu'il tient d'un ſecours mandié;
Et tout autre peut-être eût tâché de me plaire,
Avant que d'employer l'autorité d'un pere.
N'importe, c'eſt beaucoup pour flatter votre eſpoir,
Sa parole eſt donnée, & je ſçais mon devoir.

LE CHEVALIER.

Si je m'en prévalois, vous pourriez vous en plaindre;
Mais quoi qu'il m'ait promis, vous n'avez rien à craindre.
Preſſé de mon amour, je ne l'ai fait parler
Que pour être en pouvoir de vous plus immoler.

Incertain autrement s'il agréroit ma flamme ;
Vous tiendriez vos feux renfermez dans votre ame ;
Mais lorſque mon reſpect vous ſoumet ſon aveu ,
Je vous donne plein droit d'ordonner de mon feu,
Sur lui, ſur ſon eſpoir vous êtes Souveraine ;
Ainſi dites un mot, ſa victoire eſt certaine ,
C'eſt de vous qu'il la veut, prêt à la refuſer,
Si vos deſirs contraints s'y peuvent oppoſer.

OLYMPE.

Ce n'eſt pas grand effort que de ſe rendre maître
D'un amour qui ne fait que commencer à naître.

LE CHEVALIER.

Que commencer à naître ? Ah ! ne le croyez pas.
Je brûle dès long-tems pour vos divins appas ,
Le reſpect, il eſt vrai, juſqu'ici m'a fait taire ;
Mais je n'en ai pas eu moins d'ardeur de vous plaire ;
Et mes yeux ont trahi les ordres de mon cœur ,
S'ils ne vous ont cent fois parlé de ma langueur.
A vous chercher par-tout leur ſoin étoit extrême,
Au temple, dans la rue, à votre balcon même ;
Et le vôtres , ſouvent par un regard rendu ,
Ont ſemblé m'avertir que j'étois entendu..

OLYMPE.

Une ardeur ſi diſcrette a mérité , ſans doute ,
De me trouver ſenſible aux ſoins qu'elle vous coûte ;
Mais ma mémoire en vain vous cherche ſur mes pas.

LE CHEVALIER.

Vous ne m'avez point vu ?

OLYMPE.

Je ne m'en ſouviens pas.

LE CHEVALIER.

Je m'en étois flatté ; pour moi, je vous ai vue ;
Mais cent fois, mais toujours de tant d'attraits pourvue,
Que mes brûlans tranſports s'augmentant chaque jour ,
A peine tout mon cœur ſuffit à mon amour.
Tout ce qui, de mes ſens, fit d'abord la ſurpriſe ,
N'eut rien que ma raiſon aujourd'hui n'autoriſe ;
Sans ceſſe elle me dit qu'il faut vous adorer ,
Qu'à l'heur de vous ſervir rien n'eſt à préférer :
Madame, je me perds pour avoir trop à dire.

VIRGINE, *bas à Olympe.*

Pouvez-vous écouter ces fadaiſes ſans rire?

OLYMPE.

Tais-toi.

VIRGINE.

Ce n'eſt qu'un ſot, il ne ſçait ce qu'il dit;
Il vous plaît donc?

OLYMPE.

Que trop.

VIRGINE.

Il n'avoit point d'eſprit?

LE CHEVALIER.

Vous conſultez enſemble, hélas! qu'en dois-je croire?
Parlez, réſolvez-vous, ou ma perte, ou ma gloire?

OLYMPE.

Vous venez de me peindre un cœur bien enflammé,
Et quiconque aime ainſi mérite d'être aimé.
Mais ſi d'un autre amour j'étois préoccupée?

LE CHEVALIER.

Ah! de quel déſeſpoir j'aurois l'ame frappée!
J'en mourrois de douleur; mais dans mes déplaiſirs,
Vous ne me verriez point contraindre vos deſirs.
Je vous l'ai déja dit, malgré l'aveu d'un pere,
Je renonce à l'eſpoir, ſi je ne puis vous plaire;
Un autre à votre bien pourroit être attaché,
Mais ce n'eſt que de vous que j'ai le cœur touché;
Et quand vous auriez eu le ſort moins favorable,
Vous ſeriez à mes yeux également aimable;
Votre ſeule perſonne eſt tout ce que je voi.

OLYMPE.

Ces nobles ſentimens obtiennent tout de moi;
Et rien ne ſçauroit plus m'obliger à vous taire,
Que quand vous ne ſeriez que ce qu'eſt votre frere,
Trahi de la fortune; avec la même ardeur,
Je voudrois vous donner, & ma main, & mon cœur.
Ni le rang de Marquis, ni tous vos droits d'aîneſſe....

LE CHEVALIER, *bas.*

Elle croit que je ſuis le Marquis. Ah, Dieux!

OLYMPE, *bas.*

Qu'eſt-ce?

Nous vient-on écouter ?

LE CHEVALIER.

(*bas.*) Non, Madame, achevez.
Voilà les derniers coup qu'il m'avoit réſervez,
Je le vois trop, le lâche a parlé pour lui-même.

OLYMPE.

Non, votre Marquiſat ne fait pas ce que j'aime;
Et pour gagner mes vœux ſur le choix d'un époux,
Vos ſoins n'avoient beſoin ſeulement que de vous.

LE CHEVALIER.

Donc à ce que j'apprends vous connoiſſez mon frere?

OLYMPE.

Quoi! votre Chevalier? Il prétend à me plaire;
Et je crois qu'il eſt bon de vous en avertir,
Bien moins par vanité, que pour vous divertir.

LE CHEVALIER.

Vous le voyez ſouvent?

OLYMPE.

Plus que je ne ſouhaite;
Il me cherche en tous lieux dans ſa flamme ſecrette,
Jour & nuit fait la ronde, & je m'étonne bien
Qu'il n'eſt déja venu troubler notre entretien.

LE CHEVALIER.

Et ſes empreſſemens ne font que vous déplaire?

OLYMPE.

Je le dois épargner puiſqu'il eſt votre frere.

LE CHEVALIER.

Non, vous m'obligerez de ne me point cacher
D'où vient que tant de ſoins ne vous ont pu toucher.
Le trouvez-vous mal fait?

OLYMPE.

Sa perſonne eſt bien priſe;
Si j'en crois ſes amis, dans le monde on le priſe;
Mais puiſqu'il vous en faut dire la vérité,
Il me paroît avoir grande ſtupidité;
Et comme enfin le cœur a ſes ſecrets ſuffrages,
Eût-il, & votre bien, & tous vos avantages,
Si mon pere pour lui diſpoſoit de ma foi,
Mon devoir me ſeroit une fort dure loi,
J'irois juſqu'à l'éclat plutôt que m'y réſoudre.

Vous ne me dites rien ?

LE CHEVALIER, *bas.*

Ah, Dieux ! quel coup de foudre !

VIRGINE, *à Olympe.*

C'eſt qu'on fait quelque bruit, & qu'il écoute.

SCENE X.

LE MARQUIS, OLYMPE, LE CHEVALIER, VIRGINE, CARLIN.

LE MARQUIS, *à Carlin.*

ALlons

Pour m'entendre jaſer, tiens-toi ſur mes talons.
Mille jolivetés qui, dans l'eſprit, me viennent....
Mon cocher, mes laquais ?

CARLIN.

Ils ſont là.

LE MARQUIS.

Qu'ils s'y tiennent.

OLYMPE, *au Chevalier.*

Quelqu'un s'avance. Adieu, Marquis, ſéparons-nous.

LE CHEVALIER, *à Olympe.*

C'eſt mon frere.

OLYMPE.

Je crains l'inſulte d'un jaloux.
Je vous l'avois bien dit, qu'il paſſoit à toute heure.

LE MARQUIS.

Qui va là ?

LE CHEVALIER.

Moi.

LE MARQUIS.

Qui ?

LE CHEVALIER.

Moi.

LE MARQUIS.

C'eſt mon frere, ou je meure,
Carlin.

CARLIN.

Qu'il ſe retire.

LE MARQUIS.

Et s'il fait le mutin ?

OLYMPE.

Ah, Dieux !

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Juſqu'à demain matin,
Je veux être ici ſeul, qu'on déloge.

LE CHEVALIER.

Quoi ! traître,
Tu prétends avec moi toujours parler en maître ?

LE MARQUIS.

Mes gens.

LE CHEVALIER.

Tu m'as fourbé.

LE MARQUIS.

Vîte, mes gens, à moi,
Main baſſe.

LE CHEVALIER.

Quoi ! main baſſe ? Avance, & ſonge à toi.
Tu recules, infâme.

OLYMPE.

Où me vois-je réduite ?

VIRGINE.

Monſieur le Chevalier prend galamment la fuite.

OLYMPE.

Quel brutal ! contre un frere ?

VIRGINE.

Il ſe ſauve en larron ;
Et cependant le jour il fait le fanfaron ;
A le voir, vous diriez que c'eſt la valeur même.

OLYMPE.

Le nombre m'épouvante, & ma peine eſt extrême.

VIRGINE.

Le Marquis eſt adroit ; comme il l'a relancé !
Ils ſont déja bien loin.

OLYMPE.

S'il faut qu'il ſoit bleſſé ?

VIRGINE.

Il ſe ménagera.

OLYMPE.

Retirons-nous, Virgine.

VIRGINE.

Vous vous inquiétez, n'en faites point la fine.

OLYMPE.

Je crains toujours pour lui.

VIRGINE.

Vous l'aimez donc ?

OLYMPE.

Hélas !

Je ne craindrois pas tant ſi je ne l'aimois pas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LUCRECE, ORONTE.

LUCRECE.

Vous vous éloignez donc ?

ORONTE.

La peine m'eſt cruelle ;
Mais il faut obéir, l'ordre du Roi m'appelle.
Au moins ce qui me rend ce malheur adouci,
J'eſpere, à mon retour, trouver ma ſœur ici,
Et que tout ſera prêt pour l'heureux hyménée
Qui doit, à votre ſort, unir ma deſtinée.

LUCRECE.

Je crains un long ſéjour ſi l'ordre eſt important.

ORONTE.

ORONTE.

Je prends, pour moins tarder, la poſte au même inſtant,
Et j'obtiens dans trois jours le bonheur que je preſſe,
Pourvu qu'en arrivant je trouve la Comteſſe.
L'amitié qui nous joint la fera ſe hâter.
Olympe cependant pourra ſe conſulter ;
Je crains tout de l'époux qu'Anſelme lui deſtine.

LUCRECE.

J'ignore, en le voyant, ce que fera ſa mine ;
Mais l'ayant cette nuit long-tems entretenu,
Elle veut que d'erreur chacun ſoit prévenu :
Jamais, s'il l'en faut croire, on n'eut tant de mérite.

ORONTE.

Mais moi-même je viens de lui rendre viſite.
Votre oncle m'a mené lui faire compliment ;
Et puiſque je l'ai vu, j'en parle ſçavamment.

LUCRECE.

Et que vous a-t-il dit ?

ORONTE.

Sottiſe ſur ſottiſe ;
Qu'un Abbé lui fait pièce avec une Marquiſe ;
Et que ma ſœur jamais ne lui pardonnera,
S'il néglige à la voir dès qu'elle arrivera.

LUCRECE.

Il connoît la Comteſſe ?

ORONTE.

Il ſe le perſuade.
Où l'auroit-il pu voir ? Pure fanfaronnade !
Le bon homme lui-même en eſt ſcandaliſé.

LUCRECE.

A cela près, encor a-t-il l'eſprit aiſé ?

ORONTE.

Rien moins, & l'on croiroit qu'il cherche à faire rire.

SCENE II.

OLYMPE, LUCRECE, ORONTE.

OLYMPE, *à Oronte.*

Est-ce une vérité que l'on vient de me dire?
Vous partez?

ORONTE.

Oui, Madame, & par l'ordre du Roi.

LUCRECE.

Mais vous m'avez promis....

ORONTE.

Je ſçais ce que je doi.
Mon cœur, qui vous demeure, aſſure ma promeſſe;
Cependant, belle Olympe, ayez ſoin de Lucréce.
Tous les momens qu'ici je donne à mon amour,
Ne font que différer d'autant plus mon retour;
Ainſi, puiſqu'il le faut, je m'arrache à moi-même.

SCENE III.

LUCRECE, OLYMPE.

OLYMPE.

Le chagrin de l'abſence eſt cruel quand on aime,
Couſine, je te plains.

LUCRECE.

Il doit ſi-tôt ceſſer,
Que je n'aurai pas trop le loiſir d'y penſer.
D'ailleurs, j'ai tant de part à prendre dans ta joie....

OLYMPE.

Tu m'aimes, & je ſçais ce qu'il faut que j'en croie.
Mais que t'a dit Oronte? Il a vu le Marquis.

LUCRECE.

Que ſert de te parler, ſi ton deſſein eſt pris?
Il te plaît, c'eſt aſſez.

OLYMPE.

Mais quoiqu'il m'ait ſçu plaire,
Si tu m'ouvrois les yeux....

LUCRECE.

Vois-tu? Je ſuis ſincere;
Et je te dirois plus que tu ne veux ſçavoir.

OLYMPE.

Quels défauts a-t-il vus?

LUCRECE.

Tout ce qu'on en peut voir,
Une vanité ſotte, un eſprit ridicule.

OLYMPE.

Ah! pour l'eſprit, permets que je ſois incrédule,
Je m'y connois un peu; pour quelque vanité,
C'eſt un vice ordinaire aux gens de qualité;
Et peut-être eſt-il bon, quoique le monde en cauſe,
De croire quelquefois que l'on vaut quelque choſe.
Si le Marquis ſe juge un peu d'orgueil permis,
Avec moi, pour le moins, il n'eſt rien plus ſoumis;
C'eſt un reſpect ſi grand, une ardeur ſi diſcrette,
Que....

LUCRECE.

T'en voilà coëffée, il t'a dit la fleurette;
Mais ce qui me confond, c'eſt de voir qu'un moment
Ait produit, dans ton ame, un ſi grand changement.
Je veux qu'il ne ſoit pas ce qu'on le prétend être,
Ce n'eſt que d'hier au ſoir que tu le peux connoître;
L'entretien dura peu, tu parlas ſans le voir;
Et déja ſur ton cœur l'amour a tout pouvoir?

OLYMPE.

Voilà ce que, ſur moi, fait l'eſprit, c'eſt mon charme;
Quoique fiere, par lui ma fierté ſe déſarme;
Et pour être le prix d'un don ſi précieux,
Mon cœur n'a pas beſoin du conſeil de mes yeux.

LUCRECE.

Sans ce rafinement, dis que ce qui t'a priſe,
C'eſt la douceur de voir que tu ſeras Marquiſe;
Couſine, un ſi beau nom couvre bien des défauts.

OLYMPE.

Ah! tu me connois mal.

LUCRECE.

Je ſçais ce que tu vaux,
Le faſte juſqu'ici ne t'a point éblouie ;
Mais le Marquis peut bien....

OLYMPE.

Tu t'en es réjouie,
Soit ; au moins, crois tes yeux plutôt qu'un faux rapport.
Je l'eſtime ; il viendra, tu verras ſi j'ai tort.
Ce n'eſt pas ſeulement ſon eſprit que j'admire,
Son courage l'égale, & l'on n'en peut trop dire.
Si je te pouvois bien dépeindre de quel air
Il repouſſa ſon frere, & le fit reculer....

SCENE IV.

OLYMPE, LUCRECE, VIRGINE.

VIRGINE, *à Olympe.*

MAdame, une viſite où vous ne ſongiez guere.

LUCRECE, *à Virgine.*

Ce n'eſt pas le Marquis ?

VIRGINE.

Non, c'eſt ſon brave frere.

OLYMPE.

De quoi s'aviſe-t-il ?

LUCRECE.

Quoi que l'on t'en ait dit,
Tu t'es préoccupée, il doit manquer d'eſprit.

OLYMPE.

Sur un pareil défaut, quand je lui ferois grace,
Ce qu'il fit hier au ſoir marque une ame ſi baſſe,
Qu'au moins, ſi je m'en tais, il ſera mal aiſé
Qu'il me trouve à l'eſtime un cœur bien diſpoſé.

VIRGINE.

De peur que le vieillard lui-même ne l'amene,
Je vais vous écouter de la chambre prochaine.
Prenez l'occaſion de faire enfin ma paix.

OLYMPE.

J'employerai le Marquis, va, je te le promets.

SCENE V.

LE CHEVALIER, OLYMPE, LUCRECE.

LE CHEVALIER.

MAdame, j'ai douté ſi ce ſeroit vous plaire
Que venir prendre part au bonheur de mon frere ;
Je ſuis né malheureux, & vois, malgré mes ſoins,
Que ſouvent j'importune où je l'ai cru le moins.
Mais l'honneur que ſur moi fait rejaillir ſa flamme,
Avecque trop de force a pénétré mon ame,
Pour ne m'avoir pas fait à la fin ſurmonter
Le ſcrupuleux reſpect qui vouloit m'arrêter.
Si d'un pareil devoir l'empreſſement vous gêne,
Au moins daignez ſonger qu'un beau zèle m'amene ;
Et qu'il ne me falloit qu'avoir le ſort plus doux,
Pour en rendre l'ardeur moins indigne de vous.

OLYMPE.

Je dois trop aux bontés du Marquis votre frere,
Pour ne pas eſtimer ce qu'il vous plaît de faire,
Et vous m'avez fait tort quand vous avez douté,
Si vous hazarderiez cette civilité.
Non que je la mérite, & que je duſſe attendre
Que vous puſſiez ſonger ſi-tôt à me la rendre ;
Mais j'ai quelque lumiere ; & ſans rien exiger,
Je ſçais ce que je dois à qui veut m'obliger.

LE CHEVALIER.

Ah ! vous ne devez rien ; & quoi qu'on puiſſe faire,
On en eſt trop payé par l'honneur de vous plaire.
Mais, hélas ! quels devoirs ſi preſſans, ſi ſoumis,
Pourroient jamais laiſſer ce doux eſpoir permis ?
Vous plaire eſt une gloire au-deſſus de toute autre,
Tout mérite s'efface à voir briller le vôtre ;
Et le bonheur d'un ſeul, par ſes flatteurs appas,
Cauſe bien des ſoupirs que vous n'entendez pas.

LUCRECE, *à Olympe.*

Eſt-il ſtupide ?

OLYMPE.

Non, j'en ſuis aſſez contente;
Mais le Marquis, c'eſt bien autre choſe, il enchante.
(*Au Chevalier.*)
J'étois peu préparée à recevoir de vous
Des éloges conçus en des termes ſi doux;
Je les trouve un peu forts.

LE CHEVALIER.

S'ils n'ont rien qui vous touche,
C'eſt qu'ils perdent leur grace en paſſant par ma bouche;
Mais l'abſence où je ſuis tout prêt à recourir,
Vous laiſſera de moi peu de choſe à ſouffrir.

LUCRECE.

Vous nous abandonnez?

LE CHEVALIER.

Paris m'eſt trop contraire,
Le Ciel, depuis long-tems, m'y voit d'un œil ſévere;
Et peut-être qu'ailleurs j'aurai le ſort plus doux.

OLYMPE.

Quel malheur aſſez grand vous éloigne de nous?

LE CHEVALIER.

Celui de trop aimer, & de ne ſçavoir plaire.

OLYMPE.

La dame eſt bien cruelle.

LE CHEVALIER.

Ah, Dieux, qu'elle m'eſt chere!
Quoique ſes durs mépris me cauſent mille maux,
Je n'ai point à m'en plaindre, elle ſçait mes défauts;
J'en dois ſubir la peine, en aimer la juſtice.

LUCRECE.

Il n'eſt point de rigueur que le tems ne fléchiſſe.
Voyez, parlez, preſſez, pourquoi vous rebuter?

LE CHEVALIER.

Que je preſſe! non, non, rien n'eſt plus à tenter.
L'amour plus de cent fois m'a fait chercher ſa vue,
Je n'en ai parlé qu'une, & cette fois me tue;
Dans cette ſeule fois, elle m'a fait ſçavoir
Tout ce qui porte une ame au plus vif déſeſpoir;
Dans cette ſeule fois, elle m'a fait entendre...

OLYMPE.

Cette façon d'agir ne me peut trop ſurprendre,
Le cœur doit être libre à ſe laiſſer charmer ;
Mais on peut, ſans mépris, ſe défendre d'aimer.

LUCRECE.

Que je lui veux de mal !

LE CHEVALIER.

Ah ! non, quoiqu'il m'arrive,
Qu'elle ait tout le bonheur dont ſa rigueur me prive,
Par-là mon déſeſpoir peut être ſoulagé ;
Et tout ce que j'en crains, c'eſt d'en être vengé.

OLYMPE.

Tant de reſpect gardé fait voir....

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame.
A trop d'emportement j'abandonne ma flamme ;
Et, ſans doute, j'ai tort de mêler mes chagrins
Aux ſenſibles douceurs de vos heureux deſtins.

SCENE VI.

LUCRECE, OLYMPE.

LUCRECE.

DIs tant que tu voudras que ton Marquis l'efface,
Sa plainte m'a touchée.

OLYMPE.

Il la fait avec grace ;
Et ſans ce qu'il fit hier, qui témoigne un cœur bas,
Son eſprit, tel qu'il eſt, ne me déplairoit pas.

LUCRECE.

Il a voulu toujours épargner ce qu'il aime ;
Et d'abord je croyois qu'il parlât de toi-même,
Son œil étoit vers toi ſi tendrement tourné....

OLYMPE.

Sur quelques ſoins rendus, je l'aurois ſoupçonné ;
Mais pour lui quel mépris ai-je laiſſé paroître ?

LUCRECE.

Cette nuit au Marquis tu les a fait connoître.

OLYMPE.

Le Marquis eſt diſcret.

LUCRECE.

Ne te réponds de rien.

OLYMPE.

Mais avec lui jamais ai-je eu quelque entretien ?
Il dit qu'il a parlé.

LUCRECE.

Ce n'eſt pas toi qu'il aime,
D'accord ; on le maltraite, & tu ferois de même.
Qu'importe quel objet ſa paſſion ait eu ?

OLYMPE.

Voici quelque meſſage.

SCENE VII.

OLYMPE, LUCRECE, CARLIN.

LUCRECE.

Approche.

OLYMPE.

Que veux-tu ?

CARLIN.

C'eſt Monſieur le Marquis, Madame, qui m'envoie....

OLYMPE.

Le Marquis ?

CARLIN.

Il eſt là.

LUCRECE, *à Olympe.*

Tes yeux brillent de joie.

OLYMPE.

Qu'il entre.

CARLIN, *bas.*

Elles verront un rare original.

OLYMPE.

Enfin, tu vas juger ſi je m'y connois mal.

LUCRECE.

Je me tais.

OLYMPE.

OLYMPE.

Le voici.

LUCRECE.

Quel excès de parure !
J'admire ſon épaiſſe & vaſte chevelure.

OLYMPE.

Que dis-tu de ſon air ? L'a-t-il galant & doux ?

SCENE VIII.

LE MARQUIS, OLYMPE, LUCRECE, CARLIN.

LE MARQUIS.

(*à Olympe.*)

C'Eſt celle-ci ? Bon jour. Comment vous portez-vous ?

OLYMPE.

Comme ayant eu long-tems toute l'inquiétude,
Où d'un malheur qu'on craint plonge l'incertitude.
Ce combat imprévu....

LE MARQUIS.

Vous parlez d'hier au ſoir ?
Ce n'eſt rien. En courant, j'eus belle peur de choir ;
J'en tenois tout du long faiſant la culebute.

OLYMPE.

De nuit les plus vaillans ſont ſujets à la chûte.

LE MARQUIS.

Comment aurois-je fait pour n'être point vaillant ?
Ce n'eſt que feu par-tout, j'ai le ſang pétillant.
Ta, ta, ta, quand je vois l'ennemi qui recule,
Et haye après.

OLYMPE, *bas.*

D'où vient qu'il fait le ridicule ?
Me veut-il éprouver ?

LE MARQUIS.

Je crois qu'en cet inſtant
Vous avez à me voir le cœur bien palpitant.
Que je tâte.

OLYMPE.

Ah, grands Dieux!

LE MARQUIS, *montrant Lucrece.*

C'eſt-là votre couſine?

OLYMPE.

Pourquoi le demander?

LE MARQUIS.

On le voit à ſa mine,
Elle a le front ouvert, la bouche à l'avenant,
Et viſage jamais ne fut plus couſinant.

LUCRECE, *à Olympe.*

C'eſt-là ce grand eſprit?

OLYMPE.

Ne me dis rien. J'enrage.
Se peut-il faire....

LE MARQUIS.

Encore un mot de couſinage.
Tout à l'heure en entrant j'ai trouvé deux blondins,
Qui, pour me haranguer, ſe ſont dis vos couſins.
Je leur ai de mes gens chez eux offert l'eſcorte,
Baiſſé la tête enſuite, & fait fermer la porte.

LUCRECE.

Ils méritoient de vous plus de civilité.

LE MARQUIS.

Je hais ces complimens à droit de parenté.
Cent devoirs, dans l'abord, de peur qu'on ſe mutine,
Grand accueil au couſin, & tout pour la couſine.

LUCRECE.

Quoi! vous ſerez jaloux?

LE MARQUIS.

Oui, ſi je deviens fou.
Jaloux! Je ne vois pas, ni comment, ni par où.
Diable! après qu'on m'a vu, regarde-t-on perſonne?
Cet œil perçant, ce tour de viſage? Ah, fripponne!
Je vous vois me lancer un regard tendre & doux,
(*à Olympe.*)
Qui fait.... Votre couſine eſt plus belle que vous.

LUCRECE.

Vous nous déconcertez. Cela ſe doit-il dire?

LE MARQUIS.

Doive ou non, je m'en ris.

LUCRECE.

Mais pourquoi vous en rire ?
Puiſqu'enfin vous l'aimez....

LE MARQUIS.

C'eſt-là la queſtion.
L'amour me cauſe encor peu d'indigeſtion,
Et j'ai le cœur....

LUCRECE.

Nier une flamme avouée ?

OLYMPE.

Il faut m'en éclaircir, ſans doute, on m'a jouée ;
Etes-vous le Marquis ?

LE MARQUIS.

La buſe !

OLYMPE.

Répondez.

LE MARQUIS.

Vous-même ſçavez-vous ce que vous demandez ?

OLYMPE.

Couſine, on me fait piece.

LUCRECE.

Elle ſeroit bien forte.

LE MARQUIS.

Si je ſuis le Marquis ? Oui, le Diable m'emporte,
Je le ſuis.

OLYMPE.

Quoi ! celui qu'en qualité d'époux....

LE MARQUIS.

Celui qui cette nuit avoit le rendez-vous.
Quel rendez-vous ! jamais je n'eus frayeur ſemblable.
Mon cadet dégaînant a fait d'abord le diable ;
Et ſi je n'euſſe pas promptement détalé,
J'en avois tout au moins pour un bras avalé.

LUCRECE, *à Olympe.*

C'eſt-là comme tu dis qu'il a pouſſé ſon frere ?

OLYMPE.

A la fin je commence à percer le myſtere.
Vous n'avez pu me voir ?

LE MARQUIS.

Il m'avoit prévenu.
Mais dites, l'avez-vous long-tems entretenu ?
Il vous en a bien dit ; car enfin, il enrage
D'avoir été dupé ſur votre mariage.
Ayant auprès d'Anſelme imploré mon appui,
Il croyoit ſottement que j'euſſe agi pour lui ;
Même pour me pouvoir divertir de ſa flamme,
Je l'avois aſſuré qu'il vous auroit pour femme,
Qu'on approuvoit ſes feux. Vous l'aurez détrompé ?

OLYMPE.

De quel étonnement mon eſprit eſt frappé !

LUCRECE, *à Olympe.*

Oronte avoit-il tort ? Ton Marquis....

OLYMPE, *à Lucréce.*

Je le quitte.
Ah ! celui dont j'ai tant élevé le mérite,
Que j'ai cru le Marquis, c'étoit le Chevalier.

LE MARQUIS.

Vous donnez toutes deux dans le particulier.
Parlez haut ; ſi l'amour à l'envi vous talonne,
Vous m'avez vu, le mal n'a plus rien qui m'étonne.
Quand, avec le grand mot, recevrez-vous ma foi,
Réveuſe ?

OLYMPE.

Rien ne preſſe.

LE MARQUIS.

Et je veux preſſer, moi.

LUCRECE.

Un amant prend toujours l'ordre d'une maîtreſſe.

LE MARQUIS.

Bon pour les non Marquis.

OLYMPE.

Ah, ma chere Lucréce !
Quel malheur eſt le mien ?

LE MARQUIS.

Lucréce eſt un beau nom ;
Eſt-ce par chaſteté que vous l'avez pris ? Non.
Vous avez l'œil tourné....

LUCRECE.

Que me voulez-vous dire ?

LE MARQUIS.

Qu'une Lucréce en vous.... Regardez-moi ſans rire.
Si, comme il eſt encor des Tarquins, par hazard
Vous en trouviez quelqu'un, joueriez-vous du poignard ?

LUCRECE.

Je ne vous entends point.

LE MARQUIS.

Vous avez lu l'hiſtoire,
Coquine, vous riez.

OLYMPE.

Qui l'eût jamais pu croire ?

LE MARQUIS, *à Olympe.*

Mais vous ne riez point, vous ?

OLYMPE.

Moi, rire ? Et de quoi ?

LE MARQUIS.

De la voir rire. Elle eſt graſſette.

OLYMPE.

Laiſſez-moi.

LE MARQUIS.

Je veux....

OLYMPE.

Ne veuillez rien.

LE MARQUIS.

Ah, petite dodue !
Pour un peu d'embonpoint vous faites l'entendue !
S'il ne faut pour cela que faire voir du gras,
Je m'en vais vous montrer....

LUCRECE.

Ah ! ne nous montrez pas.
Mon Dieu, le vilain homme !

OLYMPE.

Où peut être mon pere ?
Il le faut appeller.

LE MARQUIS.

Nous n'en avons que faire ;
Ces bouquins du vieux tems ne ſont propres à rien.

OLYMPE.

Vous le traitez ſi mal....

LE MARQUIS.

Je le traite aſſez bien.
Si le nom de bouquin eſt un nom qui le choque,
D'où vient qu'il vieilliſſoit? C'eſt pour lui, je m'en moque.

LUCRECE.

Mais quand vous vieillirez...,

LE MARQUIS.

Pourquoi vieillir? Les ans
Ne ſont faits proprement que pour les ſottes gens.
Qu'on ait l'air tel que moi, galant, fin, le viſage
Soutenu d'un brillant.... C'eſt toujours le bel âge.
Voyez-moi bien, je ſuis des propres, s'il en eſt.
Mon habit vous plaît-il?

OLYMPE.

Rien de vous ne me plaît.

LE MARQUIS.

Rien de moi ne vous plaît? La laide, la mauvaiſe!

LUCRECE.

L'injurier!

LE MARQUIS.

Je veux que mon habit lui plaiſe,
Il eſt bien entendu, chamarré haut & bas,
Fort riche en points, pourquoi ne lui plaira-t-il pas?

OLYMPE.

Qu'il me donne la main?

LE MARQUIS.

Vous ôtant à mon frere,
J'étois fort réſolu de n'en vouloir rien faire;
Mais puiſque vous ſçavez ſi peu me ménager,
Je vous épouſerai pour vous faire enrager.

OLYMPE.

M'épouſer?

LE MARQUIS.

Dès demain.

LUCRECE.

Oui, ſi....

LE MARQUIS.

Point de replique.

LUCRECE.

Eſt-elle....

LE MARQUIS.

Contre vous gardez que je me pique.
Je vous épouſerois toutes deux.

LUCRECE.

Bon cela.

LE MARQUIS, *à Olympe.*

Oh, oh! ma reine, donc, vous en voulez par-là.
J'en vais danſer de joie.

SCENE IX.

LE MARQUIS, ANSELME, OLYMPE, LUCRECE.

LE MARQUIS.

AH! vous voilà, beau-pere.
Je crois qu'en votre tems vous étiez un bon frere.
Peſte, l'heureux griſon! qu'il eſt rablu!

ANSELME.

Mais vieux;
Et c'eſt....

LE MARQUIS.

Courez-vous point quelquefois les bons lieux?
Vous en avez la mine; & tout vieux que vous êtes....

ANSELME.

Pareilles queſtions n'ont jamais été faites.

OLYMPE.

Voilà les beaux diſcours, & les termes choiſis,
Dont nous régale ici Monſieur votre Marquis.

ANSELME.

C'eſt qu'il eſt gai, ma fille.

LE MARQUIS.

Et gai ſeul plus que trente.
Je ne vois point ici paroître de ſuivante.

ANSELME.

Ma fille en avoit une, il l'a fallu chaſſer.

Certains tours trop rusés....

LE MARQUIS.

Je veux la remplacer,
Vous en choisir moi-même une drôle, follette,
C'est contre le chagrin une douce recette;
Et comme votre fille a l'air trop sérieux,
Ayant où m'égayer, je m'en porterai mieux.

ANSELME.

Ma fille aura toujours si grand soin de vous plaire....

LE MARQUIS.

Est-ce depuis long-tems que vous êtes son pere?

ANSELME.

Que répondre à cela? Je l'ai toujours été.

LE MARQUIS.

Toujours? Quoi! même avant votre nativité?
Le stupide!

ANSELME.

J'entends depuis qu'elle est au monde.

LE MARQUIS.

C'est aussi là-dessus que je veux qu'on réponde.
Quel âge a-t-elle?

ANSELME.

Elle a....

OLYMPE.

Quarante ans, à peu près.

ANSELME.

Elle raille.

LE MARQUIS.

Pourtant son teint n'est pas trop frais.
Le lait de sa nourrice étoit-il bon?

LUCRECE.

Courage.

LE MARQUIS.

Par-là l'humeur des gens....

ANSELME.

N'en ayez point d'ombrage.

LE MARQUIS.

Et sa mere, soit dit sans vous désobliger,
Vous faisoit-elle point quelquefois enrager?

Un enfant tient de tout. Elle n'eſt pas la ſeule....

OLYMPE, *à Anſelme.*

De la mere il ira juſqu'à la biſayeule ;
Et ſi vous l'écoutez, vous courez grand hazard....

LE MARQUIS, *à Olympe.*

De quoi vous mêlez-vous ?

OLYMPE.

Je dois y prendre part ;
Et ne pas endurer....

LE MARQUIS.

Vous devriez vous taire ;
Voyez, elle fera la leçon à ſon pere.
Hé ! qu'on me la.... Suffit, j'y veux mettre la main.
Concluons pour la noce.

ANSELME.

Il eſt juſte.

LE MARQUIS.

A demain.

ANSELME.

La Comteſſe d'Orgueil, qu'on attend à toute heure,
Réglera....

LE MARQUIS.

J'ai réglé ; l'un rit quand l'autre pleure.
Si votre fille eſt ſotte, à ſon dam.

OLYMPE, *à Anſelme.*

Juſqu'ici,
L'heur de vous plaire a fait mon unique ſouci ;
Mais ſi vous m'ordonniez d'accepter....

ANSELME.

J'ai de l'âge,
Taiſez-vous.

LE MARQUIS.

Bon. Voilà parler en homme ſage.

OLYMPE.

Plutôt que me réſoudre....

LE MARQUIS, *à Anſelme.*

A croire ſon dépit,
J'aurois dix mille écus portés par le dédit ;
Mais comme il ne faut pas que d'un honnête pere....
Dequoi diable vous être aviſé de la faire ?

ANSELME.

C'eſt un fruit de l'hymen.

LE MARQUIS.

Je vous en déferai.
Elle a la tête creuſe, & j'y remédirai.
Ah ! tu m'épouſeras, guenonne.

OLYMPE, *à Anſelme.*

Si ma vie,
Vous eſt....

ANSELME.

Encore un coup, taiſez-vous.

LE MARQUIS, *à Olympe.*

Je vous prie,
Finirez-vous bientôt vos lamentables tons ?

LUCRECE.

Mais, mon oncle, ſouffrez....

LE MARQUIS.

Voici l'autre. Sortons,
Beau-pere, mon carroſſe eſt là-bas ; & je penſe
Qu'on peut, tout en roulant, ſe donner audience.

ANSELME.

Il vaut mieux qu'ici ſeul....

LE MARQUIS.

Vous viendrez avec moi.

ANSELME.

J'aurois ſoin de calmer....

LE MARQUIS.

Vous y viendrez, ma foi.
Je ne m'étonne pas ſi la fille eſt têtue.
Marchez.

ANSELME.

Ah !

LE MARQUIS, *le pouſſant.*

Marchez donc, là, quel pas de tortue !

ANSELME.

Sortirai-je avant vous ?

LE MARQUIS.

Oui. Le maudit vieillard !
Qu'il aime à conteſter ! Les belles, Dieu vous gard.

SCENE X.

OLYMPE, LUCRECE.

OLYMPE.

A-T-on jamais parlé de pareille folie ?

LUCRECE.

C'eſt encor pis cent fois que ce qu'on en publie.

OLYMPE.

Pour ſe l'imaginer, je le donne au plus fin.

SCENE XI.

OLYMPE, LUCRECE, VIRGINE.

VIRGINE.

LE bon homme eſt ſorti, je puis paroître enfin.

OLYMPE.

Ah, Virgine !

VIRGINE.

Ma foi, j'en ſuis toute interdite.

LUCRECE.

Mais tu nous le vantois ; où donc eſt ce mérite ?
Comment avois-tu pu lui trouver de l'eſprit ?

VIRGINE.

Les foux ſemblent-ils foux quand on leur applaudit ?
J'avois bien hier connu, m'acquittant du meſſage,
Que ſon humeur étoit portée au badinage ;
Mais devois-je le croire auſſi bleſſé qu'il eſt ?

LUCRECE.

Couſine, cependant le Chevalier te plaît ?

OLYMPE.

Je l'avoue.

LUCRECE.

Et c'eſt toi, dont le mépris trop rude
Donne tant de matiere à ſon inquiétude ?

OLYMPE.

J'euſſe eu peine à lui croire un eſprit auſſi doux.

VIRGINE.

Carlin m'avoit appris qu'il ſoupiroit pour vous ;
Mais outre qu'il avoit ordre de n'en rien dire,
Sçachant ſon peu de bien, je n'en faiſois que rire.

OLYMPE.

L'eſprit répare tout ; il m'aime, c'eſt aſſez.

LUCRECE, *à Olympe.*

Attendant que ſes vœux puiſſent être exaucés,
Tu peux lui faire dire en ſecret qu'il eſpere ;
Mais les dix mille écus arrêteront ton pere,
Il faudra qu'il les paye, en trompant le Marquis.

OLYMPE.

Ah ! pour m'en dégager, vingt mille au lieu de dix.
Moi, l'épouſer ?

LUCRECE.

Encor ſi nous avions Oronte,
Qu'il pût....

VIRGINE.

Il n'eſt donc plus à Paris, à ce compte ?

LUCRECE.

Non, il vient de partir,

VIRGINE.

Attendant ſon retour,
Il me tombe en l'eſprit un aſſez plaiſant tour.
Je cours chercher Carlin.

OLYMPE.

Fais agir ton adreſſe.

VIRGINE.

Ma frayeur eſt de voir arriver la Comteſſe,
Elle gâteroit tout.

LUCRECE.

Qu'eſt-ce que tu prétends ?

VIRGINE.

Allons, vous le ſçaurez quand il en ſera tems.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LUCRECE, LE CHEVALIER, LYSE.

LUCRECE.

Etes-vous ſatisfait ?

LE CHEVALIER.

Quelle aimable ſurpriſe !
Quoi ! Madame, à l'eſpoir Olympe m'autoriſe ?
Mes vœux ſont préférés à ceux de mon rival ?

LUCRECE.

L'erreur du rendez-vous a cauſé tout le mal ;
Et la fourbe éclaircie, il ne faut plus vous taire,
Qu'autre que vous jamais n'aura droit de lui plaire.
Le reſpect que pour elle a gardé votre amour,
Méritoit la douceur d'un ſi charmant retour.
Tandis qu'à d'autres ſoins ce changement l'appelle,
J'ai voulu vous donner cette heureuſe nouvelle ;
Et vous mander ici pour prendre votre avis
Sur le tour qu'on s'apprête à jouer au Marquis.
Lyſe, de ce logis, rend Virgine maîtreſſe.

LYSE.

Vous ſçavez que j'attends Madame la Comteſſe ?
Il faut de l'arrivée eſſuyer le hazard.

LUCRECE.

Mais quand elle viendroit, ce ne ſeroit que tard.

LYSE.

En tout cas, on n'a point à craindre de ſurpriſe,
La porte de derriere ici nous favoriſe ;
Vous n'auriez qu'à ſortir.

LUCRECE.

J'avois à t'aſſurer,
Que d'Olympe & de moi tu peux tout eſpérer ;

Et que ſon premier ſoin ſera de reconnoître
Le zèle officieux que tu lui fais paroître.
Voilà ce qui, ſur-tout, m'a fait venir ici.

LYSE.

Je voudrois que déja la choſe eût réuſſi.
Le bon eſt que, dès hier, par un pur badinage,
Carlin, à ſon Marquis, me fit faire meſſage;
Ainſi tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Mais par où me flatter
Qu'Anſelme, à ſon défaut, daignera m'écouter?
Les grands biens de mon frere auront touché ſon ame.

LUCRECE.

Ce n'eſt pas ce qui doit alarmer votre flamme,
N'ayez point là-deſſus l'eſprit inquiété,
Tout gendre lui plaira s'il eſt de qualité;
Et l'eſtime d'ailleurs qu'il a pour vous conçue,
De nos prétentions facilite l'iſſue.
L'obſtacle le plus fort vient de dix mille écus,
Il eſt grand; mais enfin nous ne le craindrons plus,
Si Virgine, pour vous pouſſant le ſtratagême,
Peut forcer le Marquis à rompre de lui-même.
C'eſt de quoi divertir Oronte à ſon retour.

LE CHEVALIER.

Vous aurez cette joie avant la fin du jour.

LUCRECE.

Il ne part point?

LE CHEVALIER.

Chez vous vous le verrez ſe rendre;
Les ordres ſont changés, on vient de me l'apprendre.

LYSE.

N'importe, il ſera bon que la pièce ait effet
Avant qu'il ſçache rien de ce qu'on aura fait.
Je craindrois ſon ſcrupule & ſa délicateſſe,
A voir qu'on ſe ſervît du nom de la Comteſſe;
Ainſi, juſqu'au ſuccès, cachez-lui ce deſſein.

LE CHEVALIER.

Mais pour jouer ce rôle....

LUCRECE.

Il eſt en bonne main;

Virgine a de l'eſprit, croyez-moi. Que fait-elle ?
Virgine.

SCENE II.

LUCRECE, LE CHEVALIER, VIRGINE, LYSE.

VIRGINE.

L'On y va. Voyez ſi je ſuis belle.
Ai-je perdu mon tems ?

LUCRECE.

Tu m'éblouis les yeux.
Quel éclat !

VIRGINE.

Je ferai la Comteſſe des mieux.

LUCRECE.

Je crains ta folle humeur ; garde-toi bien de rire ;
Tu ſçais....

VIRGINE.

J'ai vu le loup, Madame, c'eſt tout dire.
De l'air dont je ſoutiens certains tendres ſouris,
Je brouillerois le timbre aux plus ſages Marquis.
Jugez de celui-ci, ſa conquête m'eſt dûe.

LUCRECE.

Mais s'il te reconnoît ? J'oubliois qu'il t'a vue.

VIRGINE.

Il eſt vrai qu'avec lui j'eus hier quelque entretien ;
Mais ſe voit-on de nuit ? N'en appréhendez rien.
Qu'au beſoin ſeulement ma ſuivante m'obſerve.

LYSE.

Dame !

VIRGINE.

Je paierai bien ; mais j'entends qu'on me ſerve.

LYSE.

Va, je ſçais les reſpects dûs à ta qualité.

VIRGINE.

Souviens-toi du meſſage entre nous concerté.

LYSE, *à Virgine.*

Autre embarras qui peut mettre à bout ton adreſſe.
Depuis hier qu'au Marquis je nommai la Comteſſe,
Sur ce qu'il croit pour lui qu'elle brûle en ſecret,
S'il s'en étoit fait faire à peu près le portrait ?
Adieu ton étalage en prétendu mérite.
Elle eſt grande, fort blonde, & toi brune & petite.
Quoi qu'elle ait l'air galant, tu l'as plus dégagé.

VIRGINE.

C'eſt à quoi je réponds qu'il n'aura pas ſongé.
Voici Carlin.

SCENE III.

LUCRECE, LE CHEVALIER, VIRGINE, LYSE, CARLIN.

LE CHEVALIER, *à Carlin.*

HÉ bien?

CARLIN, *au Chevalier.*

Monſieur, quittez la place.
Le Marquis, d'un ruban, corrige la grimace,
Il eſt ſur l'eſcalier où ce ſoin le retient.

LUCRECE, *au Chevalier.*

Allons trouver Olympe. Adieu, prends garde....

CARLIN.

Il vient.
Dépêchez.

SCENE IV.

VIRGINE, LYSE, CARLIN.

VIRGINE.

LA-dedans j'attendrai le meſſage.
A ſortir gravement mon nouveau rang m'engage.

SCENE V.

LYSE, CARLIN.

CARLIN.

C'Eſt l'entendre.

LYSE.

Il croit donc que, par excès d'amour,
Pour lui ſeul la Comteſſe eſt ici de retour ?

CARLIN.

S'il le croit ? A-t-on vu jamais de ridicule
Qui n'eût, entre autres dons, celui d'être crédule ?
Pour le voir, il croira, ſi tu veux, qu'à grands frais
La Reine de Congo vient ici tout exprès.
Vois dans ces nœuds touſus quel amas de mérite.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LYSE, CARLIN.

LE MARQUIS, *à Lyſe.*

QU'en dis-tu ? ſuis-je exact ? J'ai promis, je m'acquitte.
La Comteſſe ?

LYSE.

Je vais l'avertir de ce pas.
Qu'elle en aura de joie !

LE MARQUIS.

Ah ! je n'en doute pas.

J'ai quitté, ſans mot dire, un trio de Marquiſes
Pour venir.... Mais encore à diverſes repriſes ;
Car j'ai, de rue en rue, été forcé de voir
Vingt carroſſes à qui j'ai donné le bon ſoir.
Pour m'avoir, à l'envi, chacun faiſoit inſtance.

LYSE.

Vous en ſerez payé largement.

LE MARQUIS.

Je le penſe.

SCENE VII.

LE MARQUIS, CARLIN.

LE MARQUIS.

CEtte maiſon eſt belle.

CARLIN.

Et le meuble ?

LE MARQUIS.

Encor plus.

CARLIN.

La Comteſſe a pris ſoin d'amaſſer des écus,
Il la faut mitonner.

LE MARQUIS.

Grace à ma deſtinée,
Je la tiens déja priſe, & toute mitonnée ;
Elle m'a vu, ſuffit.

CARLIN.

Faites bien le tranſi.
Les veuves d'ordinaire aiment le radouci ;
C'eſt par-là qu'on les prend.

LE MARQUIS.

Pour peu qu'elle m'entende,
A moins que d'être bête, il faut qu'elle ſe rende.

CARLIN.

Bête ? Hé quoi ! ſon eſprit fait la nique aux plus prompts,
Il eſt toujours en l'air, & ne va que par bonds ;
Vous en ſerez charmé.

LE MARQUIS.

S'il a ces avantages,
Nous pourrons, elle & moi, faire de grands voyages.
Je vais haut quand je veux.

CARLIN.

La voici.

LE MARQUIS.

L'air m'en plaît.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, VIRGINE, LYSE, CARLIN, UN PAGE.

VIRGINE.

Entrez, page.

LE MARQUIS, *à Carlin.*

Du reſte, il faut voir ce que c'eſt.

VIRGINE.

Qu'aujourd'hui mon étoile eſt heureuſe!

LE MARQUIS.

Madame,
Je m'étois fait de vous un portrait.... Sur mon ame,
C'étoit ſi bien votre air, qu'à la parole près,
Mon imaginative avoit pris tous vos traits.
Un agrément de taille, & certain caractere....
Dieu me damne, je crois que vous me pourrez plaire.
Il entre en votre corps petit, mais bien trouſſé,
Je ne ſçais quoi de grand dont je me ſens bleſſé;
Et vos yeux ont, ſur-tout, la phyſionomie....

VIRGINE.

Leur clarté doit pourtant être bien endormie.
Les veilles, la fatigue....

LE MARQUIS.

Ah! je ſuis enchanté
Que des yeux la fatigue endorme la clarté.
Voilà ce qui s'appelle un tour beau, grand, facile.

VIRGINE.

L'enflure de l'eſprit paroît dans le haut ſtyle.

LE MARQUIS, *à Carlin.*

L'enflure !

VIRGINE.

Qu'avec vous je ferois de profit !

LE MARQUIS.

Ah !

VIRGINE.

Vous ne dites rien qui ne ſoit ſi bien dit....

LE MARQUIS.

Qu'on me donne deux mois, & je vais vous apprendre
Ce qu'un autre, en dix ans, ne feroit pas comprendre;
Mais quand vous le ſçauriez, autant de bien perdu ;
On parle à des lourdauts, il faut être entendu.
Dites un mot nerveux, vous trouverez des ânes....

VIRGINE.

Il eſt, je l'avouerai, peu d'eſprits diaphanes,
De ces eſprits à jour bien ouverts.

LE MARQUIS.

C'eſt pitié !
Auſſi, pour la plupart, j'en rabats de moitié.
J'y trouve une épaiſſeur....

VIRGINE.

Que vous êtes à plaindre !

LE MARQUIS.

Si je le ſuis ? Bien plus qu'on ne croit. Sans rien feindre,
De cent belles à qui je parois en conter,
Je ne ſçache que vous digne de m'écouter.
Au lieu qu'en m'admirant les gens d'eſprit s'écrient,
Je ne trouve par-tout que des ſottes qui rient,
Point de raiſonnement.

VIRGINE.

Pourquoi les voyez-vous ?

LE MARQUIS.

Qui donc voir ? Il faut bien hurler avec les loups.
On me cherche, on me court ; je ſuis bon, comment faire ?

VIRGINE.

Vous ſouffrez bien, je penſe, à force de trop plaire.

LE MARQUIS.

Si je voulois tenir papier de tous les cœurs....

VIRGINE.

Qu'on vous fait chaque jour paroître de langueurs !
Que d'amoureux tranſports qui s'échappent !

LE MARQUIS.

Je meure,
Je ſuis ſourd des ſoupirs que j'entends à toute heure.

VIRGINE.

Il en eſt qui, pour vous, auroient pu s'enhardir ;
Mais puiſque l'on connoît que c'eſt vous affourdir....

LE MARQUIS.

M'affourdir ? Non pas vous.

VIRGINE.

Ah !

LE MARQUIS.

Ma belle Comteſſe,
Soupirez à votre aiſe, & que rien ne vous preſſe.
Diable ! vous n'êtes pas à mettre à tous les jours.
Carlin, ſon mal en moi prend déja même cours.
Mon cœur palpite.

CARLIN.

Ailleurs où trouver qui la vaille ?

VIRGINE.

A diſſiper mon trouble en vain mon cœur travaille,
L'aſſaut que ſa langueur me livre à l'impourvu....
Ah ! Monſieur le Marquis, pourquoi vous ai-je vu ?

LE MARQUIS.

Ne vous repentez point, Comteſſe de mon ame.
Si vous êtes en feu, je me ſens tout en flamme ;
Et pour prix des ſoupirs que j'ai ſçu vous tirer,
Ecoutez, je commence à contre-ſoupirer.
Ah !

VIRGINE.

Monſieur le Marquis, voulez-vous que je meure ?

LE MARQUIS.

Non. Pourquoi tant ſouffrir ? Guériſſez-vous ſur l'heure ;
Et ſans mettre avec moi cent ſoupirs bout à bout,
Rognez, taillez, coupez, me voilà prêt à tout.

VIRGINE.

La Comteſſe d'Orgueil ſeroit aſſez heureuſe
Pour mériter le choix....

LE MARQUIS.

Oui, ma belle orgueilleuſe,
Mon cœur, de tous les cœurs l'inévitable écueil,
Ne veut s'enorgueillir qu'auprès de votre orgueil.

VIRGINE.

Je pourrois vous avoir tout à moi, ſans partage?

LE MARQUIS.

Tout.

VIRGINE.

Il ne faut donc point différer davantage.
L'ordre eſt donné chez moi de cacher mon retour,
Pour témoins de notre heur ne prenons que l'amour;
L'hymen peut, dès demain, nous unir l'un à l'autre.
Ordonnez du contrat, tout mon bien eſt le vôtre.

LE MARQUIS, *bas à Carlin.*

Carlin, ſi je conclus, après le mot lâché,
Tu diras que de moi je fais trop bon marché?

CARLIN.

Sans les meubles, elle a dix mille écus de rente.
Vous pourriez trouver mieux.

LE MARQUIS.

J'en trouverois cinquante.
Mais l'eſprit?

CARLIN.

C'eſt à vous, Monſieur, à vous ſonder.

LE MARQUIS.

Les autres avec moi ſemblent guoguenarder.
Celle-ci parle juſte, eſt accorte, & ſçait vivre.
(*à Virgine.*)
Se promettre n'eſt rien, à moins qu'on ne ſe livre.
Je m'y réſous, demain, tout comme il vous plaira.

VIRGINE.

Mon cher Marquis.

LE MARQUIS, *à Carlin.*

De joie elle ſe pâmera.

VIRGINE.

Qu'au brillant de mon aſtre on va porter envie!

LE MARQUIS.

J'en ſçais qui creveront.

VIRGINE.

Que j'en ſerai ravie !

LE MARQUIS.

Gare auſſi le poiſon, ſi l'on ſçait que mon choix ...

VIRGINE, *à Lyſe, qui rentre ſur le Théatre après en être ſortie un moment.*

Qu'eſt-ce ?

LYSE.

Monſieur le Duc, pour la dixiéme fois...

VIRGINE.

Qu'il vienne trente encor, je n'y ſuis pour perſonne.

LYSE.

On a ſuivi votre ordre.

LE MARQUIS.

Il vous trouve mignonne,
Ce Duc ?

VIRGINE.

Malgré l'ardeur de ſon empreſſement....

LE MARQUIS.

Vous en voudroit-il point concubinalement ?

VIRGINE.

Concubinalement !

LE MARQUIS.

Sans courroux, ma Comteſſe.
Vous ſçavez que nature eſt un peu larronneſſe,
Que par tout elle pille, & qu'on voit, de nos ans,
Plus d'amours concubins qu'il n'en eſt d'épouſans.

VIRGINE.

Le Duc eſt grand ami de mon frere.

LE MARQUIS.

D'Oronte ?

VIRGINE.

Quoi ! vous le connoiſſez ?

LE MARQUIS.

Ah !

VIRGINE.

Que j'en ai de honte !

LE MARQUIS.

A certaine Lucréce....

VIRGINE.

Admirez le beau choix.
Un homme comme lui donner dans le bourgeois !
Si j'euſſe pu de vous me priver davantage,
Il eût eu beau preſſer la fin de mon voyage ;
Son hymen pour ſix mois m'eût fait fuir de Paris.
Cette Lucréce eſt riche, & c'eſt ce qui l'a pris.
Eſt-elle belle ?

LE MARQUIS.

Non ; c'eſt un nez.... une bouche....
Des yeux.... un teint.... Enfin elle n'a rien qui touche ;
Vous la verrez.

VIRGINE.

Trop tôt ; j'en meurs déja de peur ;
Car enfin le bourgeois me fait ſi mal au cœur....

LE MARQUIS.

Auſſi fait-il à moi.

VIRGINE.

Paſſe encor pour Lucréce,
Son bien répare aſſez le manque de nobleſſe ;
Mais il eſt une Olympe....

LE MARQUIS.

Hé bien ?

VIRGINE.

Que t'a-t-on dit,
Lyſe ?

LYSE.

Dans ſon quartier tout le monde s'en rit.
Un Campagnard fort riche, & de bonne famille,
Eſt ſi ſot que d'Anſelme il épouſe la fille ;
Le voilà bien logé.

LE MARQUIS.

Comment ?

VIRGINE.

Elle n'a rien.

LE MARQUIS.

Ne dit-on pas qu'Anſelme....

VIRGINE.

Oui, qu'il a quelque bien ;
Mais il ſe fait honneur de celui de Lucréce,

Il en a la tutelle ; & comme avec adreſſe,
Des grands deniers qu'il touche il éblouit les yeux,
Une dupe à trouver....

LE MARQUIS.

On en trouve en tous lieux.
Ne nous vantons de rien, Carlin.

CARLIN.

C'eſt votre affaire.

VIRGINE.

Cette Olympe a d'ailleurs la tache de ſa mere,
Qui tombant du haut mal....

LE MARQUIS.

Du haut mal ! J'en dis ſi.

LYSE.

Cependant de ſuperbe elle a le cœur bouſi ;
Et, ſelon qu'on la trouve en ſon humeur verveuſe,
On la voit quelquefois faire la dédaigneuſe.

VIRGINE.

Je plains la pauvre dupe, il faudroit l'avertir.
Ce mariage eſt trop....

LYSE.

Comment l'en garantir ?
Le dédit eſt ſigné d'une fort grande ſomme.

CARLIN, *bas au Marquis.*

Monſieur, voilà ce tour, diſiez-vous, d'habile homme.
La Comteſſe demain vous épouſe en ſecret ;
Mais les dix mille écus, Anſelme a votre fait.
Comment le retirer ?

LE MARQUIS.

Il faut pourtant le faire.

VIRGINE, *à Lyſe.*

Quel bruit faiſoit-on là ?

LYSE.

Rentrez, c'eſt votre frere.

VIRGINE.

Oronte ?

CARLIN.

Adieu la fourbe.

LYSE.

Il monte promptement.

LE MARQUIS.

Et quand il la verroit ?

CARLIN.

C'eſt pour vous ſeulement
Qu'elle rentre à Paris ; voulez-vous qu'il le ſçache ?

LYSE, *au Marquis.*

Suivez vîte.

LE MARQUIS.

Il faut donc auſſi que je me cache ?

LYSE.

Entrez.

LE MARQUIS.

Il n'eſt plus tems, il m'a vu, le voici.

SCENE IX.

ORONTE, LE MARQUIS, LYSE, CARLIN.

ORONTE.

AH ! Monſieur le Marquis, que faites-vous ici ?

LE MARQUIS.

Je venois m'informer ſi la belle Comteſſe....

ORONTE.

Ainſi, pour ſon retour, même deſir nous preſſe.
Lyſe, aucun de ſes gens n'eſt-il encor venu ?

LYSE.

Non, Monſieur.

ORONTE.

Un portier, qui ne m'eſt pas connu,
M'a fait façon là-bas quand je t'ai demandée.

LYSE.

Du Duc & de ſes gens je me trouve obſédée,
Il vient ici ſans ceſſe ; & pour m'en garantir,
J'ai fait dire ſouvent que je viens de ſortir.

LE MARQUIS.

Ce Duc n'a pas le goût dépravé ; la Comteſſe
Fait bien enrager ceux qui n'aiment pas la preſſe.
C'eſt un œil attirant....

ORONTE.

Le Duc lui fait honneur.

LE MARQUIS.

Lui fait honneur ? Là, là.

LYSE, *à Oronte.*

Quel eſt ce bon Seigneur ?
Des contes qu'il me fait je ſuis toute ſurpriſe.

ORONTE.

C'eſt un fou toujours prêt à dire une ſottiſe.

LE MARQUIS.

La Comteſſe par-tout remportera le prix ;
Dans ſa petite taille elle a l'air ſi bien pris....

ORONTE.

Petite ?

LYSE, *à Carlin.*

Il va tout perdre.

ORONTE.

En eſt-il de plus grandes ?

LE MARQUIS.

Où diable a-t-il les yeux ? S'il en eſt ? Et par bandes.

ORONTE.

Pour vous, étant géante, elle auroit plus d'appas.

LE MARQUIS.

Géante !

ORONTE, *à Lyſe.*

Il parle d'elle, & ne la connoît pas.

LE MARQUIS.

Je ne la connois pas, dites-vous ? Par exemple,
Elle a les cheveux bruns, le nez court, le front ample,
Les ſourcils bien taillés, l'air frippon, l'œil perçant,
Le teint des plus unis, le regard languiſſant,
La gorge....

ORONTE.

Ce portrait eſt le plus beau du monde.
Mais ſi je vous diſois que la Comteſſe eſt blonde ?

LE MARQUIS.

Et ſi je vous diſois que j'ai l'œil de travers,
Le viſage de ſinge, & la mine à l'envers,
L'équipage & l'habit d'un pauvre Gentilhomme,
Vous ne me croiriez pas, mon très-cher ? C'eſt tout comme.

LYSE, *à Oronte.*

Voulez-vous diſputer contre un fou?

ORONTE.

Je le voi;
Ma ſœur vous eſt du moins connue autant qu'à moi.

LE MARQUIS.

Sçais-je peindre?

ORONTE.

On n'en peut conſerver mieux l'idée.
Mais où l'avez-vous vue?

LE MARQUIS.

Où je l'ai regardée.

ORONTE.

Encor, quelle rencontre....

LE MARQUIS.

Il n'importe comment.
Ces freres curieux parlent ſi lentement....
Laiſſez-moi mes ſecrets, je vous laiſſe les vôtres.

ORONTE.

J'admire....

LE MARQUIS.

Admirez donc, vous en verrez bien d'autres.

SCÈNE X.

ANSELME, ORONTE, LE MARQUIS, LYSE, CARLIN.

ANSELME.

LA compagnie eſt belle.

ORONTE.

Ah, Monſieur!

LE MARQUIS, *à Carlin.*

Où va-t-il?
Ce diable de beau-pere a l'odorat ſubtil;
Il nous ſent de bien loin.

ANSELME, *à Oronte.*

En paſſant par la rue,
Le hazard ſur vos gens m'a fait jetter la vue;

Et c'eſt d'eux que j'ai ſçu que vous étiez ici.

ORONTE.

J'ai reçu nouvel ordre.

ANSELME.

Ils me l'ont dit auſſi ;
Et puiſque vous reſtez, l'affaire qui nous preſſe
Eſt de voir arriver Madame la Comteſſe.
Qu'en avez-vous appris ?

ORONTE.

Lyſe l'attend toujours ;
Mais à certaine amie elle écrit tous les jours ;
Et pour m'en informer, j'allois paſſer chez elle.

ANSELME.

Tandis que vous irez, ſur quelque bagatelle
Pourrions-nous, ſans témoins, parler mon gendre & moi ?
Je le trouve à propos.

ORONTE.

Lyſe, retire-toi.
Vous pouvez tout ici.

LE MARQUIS, *à Carlin.*

Le beau-pere demeure.

LYSE, *au Marquis.*

Monſieur, défaites-nous du vieillard.

LE MARQUIS.

Tout-à-l'heure.
Carlin, s'il va parler ?

SCENE XI.

ANSELME, LE MARQUIS, CARLIN.

ANSELME.

Comme on ne peut trop-tôt
Appaiſer les débats qui....

LE MARQUIS.

Le reſte à tantôt,
Serviteur.

ANSELME.

Quatre mots.

LE MARQUIS.

En maiſon étrangere,
N'en eût-on qu'un à dire, il eſt bon de ſe taire.

ANSELME.

Puiſqu'on ſçait que pour vous ma fille....

LE MARQUIS.

On ne ſçait rien;
Décampez.

ANSELME.

A quoi bon me pouſſer?

LE MARQUIS.

Je fais bien.
A quoi bon m'étourdir, vous?

ANSELME.

L'avis eſt utile.

LE MARQUIS.

Je ne veux point d'avis.

ANSELME.

Ecoutez.

LE MARQUIS.

L'imbécile!
Faire écouter les gens.

ANSELME.

N'entrez point en courroux,
Si vous ſçaviez....

LE MARQUIS.

Tantôt j'irai ſçavoir chez vous.
Ne vous ſuffit-il pas?

ANSELME.

Peut-être....

LE MARQUIS.

Allez m'attendre.

ANSELME.

Vous étant de vous-même offert à moi pour gendre....

LE MARQUIS.

Tu ne te tairas point, vieux loup-garou?

ANSELME.

Pourquoi?

Vous ne vous moquerez d'Olympe, ni de moi;
Je ne ſuis que bourgeois, mais....

LE MARQUIS.

Qui te le conteſte?

ANSELME.

Chacun vaut ce qu'il vaut, je ne dis pas le reſte.
Adieu.

SCENE XII.

LE MARQUIS, CARLIN.

CARLIN.

QU'il eſt mutin!

LE MARQUIS.

Le traître m'a perdu.

CARLIN.

Je crois que la Comteſſe aura tout entendu.

LE MARQUIS.

J'enrage.

CARLIN.

La voici qui ſort toute éplorée.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, VIRGINE, LYSE, CALLIN.

VIRGINE.

AH! Monſieur le Marquis, je ſuis déſeſpérée.

LE MARQUIS.

Ma reine, un peu de cœur.

VIRGINE.

Non, laiſſez-moi mourir.

LE MARQUIS.

Ne vous preſſez point tant, j'ai dequoi vous guérir.

VIRGINE.

Vous?

LE MARQUIS.

Moi.

VIRGINE.

De ce vieillard n'êtes-vous pas le gendre ?
Olympe.... Ah ! nom fatal, que me viens-tu d'apprendre ?
C'étoit donc vous....

LE MARQUIS.

En vain je l'ai diſſimulé.
Je ſuis le campagnard dont on vous a parlé ;
Et pourtant pas trop dupe.

VIRGINE.

Olympe a ſçu vous plaire.
Ah !

LE MARQUIS.

Je n'ai fait le ſot que pour berner mon frere ;
Certain cadet qu'au monde on voit mince & léger,
Et qui, pour mes péchés, n'en veut point déloger.
Charmé de cette Olympe, il crut qu'à ma requête
On tiendroit ſa recherche un parti fort honnête ;
Mais comme, à le bien prendre, il n'eſt bon qu'à noyer,
Au diable ſi, pour lui, je voulus m'employer.
Loin de cela, craignant qu'il n'obtint ce qu'il aime,
Je courus m'aſſurer du parti pour moi-même.

VIRGINE.

C'eſt là mon déſeſpoir, qu'une bourgeoiſe....

LE MARQUIS.

Non.
En m'offrant au vieillard, parlois-je tout de bon ?

VIRGINE.

Mais le dédit ſigné....

LE MARQUIS.

Quitte à l'aller reprendre ;
Deux mots, & trop heureux encor de me le rendre.

VIRGINE.

Vous iriez chez Olympe ? Ah ! ne me quittez pas.
Si l'ardeur de ma flamme a pour vous quelques appas,
Pour ne troubler en rien l'heur de ma deſtinée,
Avant que voir perſonne, achevons l'hyménée ;
Après, s'il faut payer le dédit, j'ai du bien.

LYSE.

LYSE.

A quoi qu'il puiſſe aller, pour tous deux ce n'eſt rien;
Mais, Madame, en payant, voulez-vous que l'on diſe
Qu'un Marquis d'un bourgeois ſoit la dupe?

VIRGINE.

Quoi! Lyſe;
Tu veux donc hazarder....

LE MARQUIS.

Que hazarderez-vous?

VIRGINE.

L'amour n'eſt guere fort quand il n'eſt point jaloux.
Olympe, vous voyant, eſſayera de vous plaire.

LE MARQUIS.

Je ſçais ſa tache, il faut y rembarquer mon frere.
Ma foi, je rirai bien ſi, pour don nuptial,
Je le vois régalé d'un brouet du haut mal.

VIRGINE.

Mais ne peut-elle pas vous paroître ſi belle....

LE MARQUIS.

Rien n'eſt plus laid.

VIRGINE.

Enfin, vous me ſerez fidele?

LE MARQUIS.

Le dédit rendu nul, je ſuis à vous ce ſoir.
Touchez, foi de Marquis.

VIRGINE.

Je vis ſur cet eſpoir;
Mais ſi vous me trompez....

LE MARQUIS.

Vous tromper! je n'ai garde.

VIRGINE.

Craignez tout, il n'eſt rien où je ne me hazarde;
Eclat, emportement, fer, poiſon.

LE MARQUIS.

J'aurai ſoin,
En preſſant mon retour, qu'il n'en ſoit pas beſoin.
Adieu, mon aſtre, adieu.

SCENE XIV.

VIRGINE, LYSE.

VIRGINE.

Tout va le mieux du monde.
Auprès de ton vieillard, pourvu qu'on te ſeconde,
Les vœux du Chevalier pourront avoir effet.

VIRGINE.

Viens ſçavoir avec moi ce qu'Olympe aura fait.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OLYMPE, VIRGINE.

VIRGINE.

Demeurez-en d'accord, Madame, quand on aime;
On trouve grand plaiſir à ſe gêner ſoi-même.
Des rebuts du Marquis, votre pere en courroux
Semble être encor de lui plus dégoûté que vous;
Et ce qui doit ſur-tout flatter votre eſpérance,
Avec le Chevalier il eſt en conférence.
Cependant on diroit, à vos fréquens ſoupirs,
Que tout ſe montre ici contraire à vos deſirs.

OLYMPE.

Quoique du Chevalier les vœux puiſſent me plaire;
Par où te réponds-tu qu'ils plairont à mon pere?
Que ſur lui ſon mérite aura même pouvoir?

VIRGINE.

S'il ne l'agréoit pas, l'auroit-il voulu voir?

OLYMPE.

Je ne vais pas ſi vîte en ce qui m'intéreſſe.

VIRGINE.

Ma foi, je me repens d'avoir été Comteſſe,
De n'avoir pas laiſſé la choſe au même point.
Vous ne méritez pas....

OLYMPE.

Ne me querelle point.

VIRGINE.

Et le moyen ? N'étoit que je vous conſidere
Pour avoir fait ma paix avecque votre pere,
Vous n'en ſeriez pas quitte.

OLYMPE.

Au moins tû m'avoueras
Que de pareils ſoucis cauſent de l'embarras.
Le bien pour les vieillards eſt une douce amorce,
A conſentir à tout, c'eſt par-là qu'on les force ;
Le Chevalier en manque.

VIRGINE.

Et celui du Marquis ?
A ce frere déja je le tiens tout acquis.
Impérieux, fantaſque, & plein d'extravagance,
Qui voudroit l'épouſer ? Ce ſeroit conſcience,
Et j'en détournerois.... S'il me vouloit pourtant,
Je prendrois le parti d'un cœur aſſez content ;
Et ferois, ce me ſemble, avecque plus d'adreſſe,
La Marquiſe à beau jeu que la fauſſe Comteſſe,
Puis à bon chat, bon rat ; s'il vouloit être ſot,
Peut-on pas contenter les gens ſans dire mot ?

OLYMPE.

Tu ſeras toujours folle.

SCENE II.

OLYMPE, VIRGINE, CARLIN.

VIRGINE.

HÉ bien, quelle nouvelle ?
Le Marquis ?

CARLIN.

Ton air fin lui brouille la cervelle ;
Du grand don d'être beau, tout entêté qu'il eſt,
Il voit rire toujours quand on lui dit qu'il plaît,
Ton ſérieux le charme ; & ce ſoir, il ſe compte
D'aller, en t'épouſant, gagner le nom de Comte.
Son fait à retirer le met ſeul en ſouci.

OLYMPE.

Doit-il venir bien-tôt ?

CARLIN.

Je le croyois ici.
Il aura, ſur ſes pas, trouvé quelque Marquiſe.

OLYMPE.

Mais, par le Chevalier, s'il voit la place priſe,
N'aura-t-il point d'ombrage ?

CARLIN.

Il n'en eſt plus jaloux ;
Et cela, grace au bien que l'on a dit de vous.
Madame la Comteſſe, outre la gueuſerie,
Vous a donné d'un plat de ſa matoiſerie ;
Si vous ne le ſçavez, vous tombez du haut mal.

OLYMPE.

A ſe rendre crédule il n'a point ſon égal.

CARLIN.

Ces prétendus défauts peuvent tant ſur ſon ame,
Qu'avec joie à ſon frere il vous cede pour femme.

VIRGINE.

Mais, dégagé d'ici, quand il voudra ce ſoir
Aller chez la Comteſſe eſſayer ſon pouvoir ;
Et qu'au lieu d'y trouver un accueil amiable,

lui dira néant ?

CARLIN.

Ce ſera bien le diable.

VIRGINE.

Tu l'iras conſoler.

CARLIN.

Peſte ! il y feroit chaud.
Il n'eſt pas toutefois plus méchant qu'il ne faut ;
J'en viendrai bien à bout ; & pourvu que Virgine....

OLYMPE.

Tu prétends l'épouſer, & je te la deſtine.
Jamais, en me ſervant, on ne perd avec moi.

CARLIN, *à Virgine.*

Ah, ma chere Comteſſe.

SCENE III.

OLYMPE, LUCRECE, VIRGINE, CARLIN.

LUCRECE, *à Olympe.*

ENfin, réjouis-toi,
Couſine, dans tes vœux tu n'as rien de contraire.
L'eſprit du Chevalier plaît ſi fort à ton pere,
Que pour l'avoir pour gendre, au hazard du dédit ;
S'il falloit éclater, il n'eſt rien qu'il ne fît.
Ainſi, des deux côtés la parole eſt donnée ;
Et c'eſt de ton aveu que dépend l'hyménée,
On t'attend pour cela.

VIRGINE, *à Olympe.*

Courez donc promptement.

LUCRECE.

J'ai déja répondu de ton conſentement ;
Mais enfin, pour la forme, il eſt bon qu'on te voie.
Viens.

VIRGINE, *à Olympe.*

Vous craignez, je crois, d'en montrer de la joie ;
C'eſt bien fait, votre honneur par-là ſeroit noirci.

OLYMPE.

Tu ne changeras point.

VIRGINE.

Je vous attends ici.
Allez, ſur le grand oui faites bien la grimace.

SCENE IV.

CARLIN, VIRGINE.

CARLIN.

TU n'oſes donc encor....

VIRGINE.

Je ſuis remiſe en grace;
Et ſans plus de façon je me montre au vieillard;
Mais je crains le Marquis.

CARLIN.

C'eſt une affaire à part.

VIRGINE.

S'il m'avoit ici vue en habit de ſuivante,
Comme la fourbe alors deviendroit apparente,
Piqué de cet affront, dans ſon ſecret dépit,
Penſes-tu qu'il voulût renoncer au dédit?

CARLIN.

Il tiendroit bon, ſans doute, & feroit de la peine.

VIRGINE.

Cependant n'ai-je pas de quoi faire la vaine?
Mon rôle de tantôt ne ſe peut mieux jouer;
Me ſuis-je démentie?

CARLIN.

Il le faut avouer,
Tes charmes rehauſſés m'ont fort chatouillé l'âme;
Mais avec ton talent de faire la grand'dame,
Quand tu ſeras à moi, ne va pas t'aviſer
De devenir Comteſſe, ou de t'emmarquiſer.
Il eſt, ſans chercher loin, certains Marquis & Comtes,
Qui, ſur la gaie intrigue, ont les démarches promptes;
Et je n'aimerois pas que, s'adreſſant à toi,
Ma race, de par eux, fût plus noble que moi.

VIRGINE.

Le beau raiſonnement !

CARLIN.

Quand on craint la diſgrace,
Il fait bon....

VIRGINE.

Va là-bas ſçavoir ce qui ſe paſſe ;
Et lorſque tu verras le Marquis arriver....
Mais....

SCENE V.

LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

LE MARQUIS, *à un domeſtique d'Anſelme.*

COurs dire au vieillard qu'il me vienne trouver,
Que je prétends ici m'expliquer tête à tête.

VIRGINE, *à Carlin.*

C'eſt lui, tout eſt perdu. Dieux !

CARLIN.

Ne fais pas la bête....
Il ſe faut, comme on peut, tirer d'un mauvais pas.

LE MARQUIS.

Me trompai-je, Carlin ?

VIRGINE.

Ne me découvrez pas,
Marquis.

LE MARQUIS.

C'eſt la Comteſſe. Ah ! ma chere !

CARLIN, *à Virgine.*

Courage.

LE MARQUIS.

Vous trouver chez Anſelme, & dans cet équipage !

VIRGINE.

Je vous aime, & l'amour cauſe bien du ſouci.
Carlin, dis-lui pourquoi je me déguiſe ainſi.

CARLIN.

Monſieur, c'eſt qu'elle a craint qu'Olympe.... Dans
ſon ame,
Si vous connoiſſiez bien ce que l'amour.... Madame,
Vous direz mieux vous-même à Monſieur le Mar-
quis....

VIRGINE.

Ne le juge-t-il pas ? J'aurois fait encor pis ;
Si, pour remédier au mal qui me tourmente,
Il n'avoit pas ſuffi de me faire ſuivante.
Olympe en cherchoit une, & j'ai, ſans héſiter,
Employé mon adreſſe à me faire accepter.
Reſtant chez moi, ſans vous, mon amour en alarmes
Eût, de votre bourgeoiſe, appréhendé les charmes ;
Et pour peu de pitié que ſon malheur vous fît,
Vous croyant ſon époux, j'aurois perdu l'eſprit.
Ici, préſente à tout, je ſoutiendrai peut-être
Les bontés que déja vous m'avez fait paroître ;
Voyant ce que je fais, vous me préférerez.

LE MARQUIS.

J'ai, de raviſſement, les ſens tous égarés.
Carlin, ai-je le don de charmer les mieux faites ?
Des Comteſſes pour moi ſe changer en ſoubrettes ;
Se réſoudre à ſervir, plutôt que hazarder
Qu'une autre ſeul à ſeul puiſſe me regarder ?
Je vaux trop ; Dieu me ſauve.

VIRGINE.

Ai-je l'heur de vous plaire
Par ce que vous voyez que l'amour m'a fait faire ?

LE MARQUIS.

Il vous a fait choiſir un emploi des plus bas ;
Mais enfin, c'eſt pour moi, vous ne le perdrez pas.

VIRGINE.

Pourvu que vous rompiez, & qu'Olympe ait la honte....

LE MARQUIS.

Laiſſez faire, à préſent la bourgeoiſe a ſon compte ;
Mais pour la faire rire, & vous mettre en repos,
Je prétends, devant vous, lui dire quatre mots,
Elle les entendra.

VIRGINE.

VIRGINE.

Sur-tout, ſans plus attendre,
Déchirons le dédit.

LE MARQUIS.

Je ſçais par où m'y prendre :
Mais pour m'encourager....

VIRGINE.

Ah ! point d'emportement.

LE MARQUIS.

Ma Comteſſe !

VIRGINE.

Arrêtez.

LE MARQUIS.

Un baiſer ſeulement ;
Je vous en tiendrai compte ; &....

SCENE VI.

ANSELME, LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

ANSELME.

LA pièce eſt galante.
Vous fuyez la maîtreſſe, & courez la ſuivante ?

LE MARQUIS.

J'en veux par là. Caſſé, vieux & prêt à mourir,
Vous enragez aſſez de ne pouvoir courir.

ANSELME.

Continuez, le jeu commençoit à vous plaire.

VIRGINE, *à Anſelme.*

Ne croyez pas, Monſieur....

ANSELME.

Tais-toi.

LE MARQUIS.

Pourquoi ſe taire ?
Je veux qu'elle raiſonne ; & quand il me plaira,

Malgré vous & vos dents elle raiſonnera.

ANSELME.

Vous prenez ſon parti d'un air....

LE MARQUIS.

Je veux le prendre.

Qu'en eſt-il ?

VIRGINE, *à Anſelme.*

Si Monſieur....

ANSELME.

Encore ? Il faut t'entendre.
C'eſt depuis un moment qu'on t'a reçue ici,
Et déja.... C'eſt aſſez, n'en ſois point en ſouci.
Rentre.

LE MARQUIS.

Pourquoi rentrer ?

ANSELME.

Rentre, te dis-je.

LE MARQUIS.

Ventre.
Gardez de m'échauffer, je ne veux pas qu'elle entre.

ANSELME.

Quoi ! toujours vos je veux ?

LE MARQUIS.

Ma foi, j'en ſuis d'avis,
Qu'un pied-plat comme vous gloſe ſur un Marquis.

ANSELME.

Vous l'êtes, & je ſçais ce qu'eſt votre famille ;
Mais d'où vient ce mépris quand vous aimez ma fille ?
Son hymen avec vous n'eſt-il pas réſolu ?
Vous le vouliez tantôt.

LE MARQUIS.

Je veux l'avoir voulu,
Bon pour lors, à préſent il me plaît de m'en rire.

ANSELME.

Mais dans ma fille encor, que trouvez-vous à dire ?
N'eſt-elle pas....

LE MARQUIS.

Elle eſt tout ce qu'il vous plaira,

Je n'en veux point.

ANSELME.

Demain cette humeur paſſera.

LE MARQUIS.

Point. Comme il parle doux!

ANSELME.

L'affaire eſt donc conclue?

LE MARQUIS.

Oui, plaignez-vous, peſtez.

ANSELME.

La plainte eſt ſuperflue.
Je dirai ſeulement, ſans plus d'émotion,
Que nous avions tous deux la même intention;
Et que je ne venois que pour vous faire entendre
Que jamais, moi vivant, vous ne ſeriez mon gendre.

VIRGINE, *au Marquis.*

L'occaſion eſt belle, au dédit promptement.

LE MARQUIS.

Je vous ſçais fort bon gré d'enrager doucement.
Sus, rendez-moi mon fait, voici le vôtre; vîte,
Votre Madame Olympe, où fait-elle ſon gîte?
Il nous la faut ici, je la veux pour témoin....

ANSELME.

Pour reſter quitte à quitte, on n'en a pas beſoin.

LE MARQUIS, *à Virgine.*

Non, ce vous ſemble; va, fais venir ta Maîtreſſe,
(*bas.*)
Dépêche. Pardonnez, ma divine Comteſſe;
Pour duper le barbon, il faut vous tutoyer.

VIRGINE.

Vous attendrez fort peu, je vais vous l'envoyer.

SCENE VII.

LE MARQUIS, ANSELME, CARLIN.

LE MARQUIS.

CE coup inopiné vous rabattra la huppe.
Franchement vous penſiez que je fuſſe une dupe;
Et que m'étant laiſſé bonnement prendre au mot,
Avec vous, tout de grand, j'allois faire le ſot?

ANSELME.

Quand vous n'auriez tenu....

LE MARQUIS.

Je ſçais de vos nouvelles.
Diable! quel maître ſire avecque ſes tutelles!
Sur ces cent mille écus dont on m'a cru leurrer,
Dites, combien la niece a-t-elle à retirer?

ANSELME.

De quoi me parlez-vous?

LE MARQUIS.

On m'a dit le myſtere.
Pour la fille, elle a trop hérité de ſa mere;
Tombe-t-elle ſouvent.... Là, vous m'entendez bien?

ANSELME.

Eſt-ce donc que ſes yeux ne lui ſervent à rien?
Tomber!

LE MARQUIS.

Ce vilain mal, puiſqu'il faut qu'on s'explique,
En quel tems devient-il plus ou moins domeſtique?
Hem?

ANSELME.

J'ignore à quoi tend ce galimathias.

CARLIN, *au Marquis.*

Ne voulant point entendre, il ne répondra pas.

LE MARQUIS.

Voici ſa géniture.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ANSELME, OLYMPE, CARLIN, VIRGINE.

LE MARQUIS.

Approchez, notre prude.

OLYMPE.

Je vous ai dit tantôt quelque choſe de rude,
Vous en êtes choqué ; mais ſi vous étiez prêt
A recevoir l'excuſe....

LE MARQUIS.

Alte-là, s'il vous plaît.
Tantôt, faute d'avoir oui de moi fleurettes,
Vous avez fait la folle, & c'eſt ce que vous êtes ;
Mais quand vous auriez eu l'accueil benin & doux,
Vous parlant d'épouſer, je me moquois de vous.
Outre qu'à droit, à gauche, & devant, & derriere,
Votre race a l'honneur d'être fort roturiere,
Vous poſſédez encor très-perſonnellement
Tout ce que la laideur peut avoir d'ornement.
Vous êtes ſotte, vieille, impertinente, gueuſe,
Sans eſprit, ſans talent, que celui de grondeuſe,
Et le diable, qui loge avecque les hiboux,
Voulant ſe marier, ne voudroit pas de vous.
(*à Virgine, bas.*)
Ma Comteſſe.

VIRGINE, *bas au Marquis.*

J'entends.

ANSELME.

Vous ne pouviez mieux dire.

LE MARQUIS.

Qu'elle m'en diſe autant, je n'en ferai que rire.

On me connoît.

OLYMPE.

Autant! à vous le beau des beaux!

LE MARQUIS.

Afin de m'adoucir, vous direz mots nouveaux;
Point de rapatriement, cela vaut fait, rupture.

VIRGINE, *bas au Marquis.*

Vîte.

LE MARQUIS.

Pour déchirer, déployons l'écriture.
Allons, vieux roquentin, les armes à la main.

VIRGINE, *prenant le billet du Marquis, qu'elle déchire.*

Donnez-moi, vous ſeriez d'ici juſqu'à demain.

LE MARQUIS.

Bon, voilà ton dédit, bourgeois.

ANSELME, *déchirant ſon billet.*

Et voilà comme
Je fais état du tien, Monſieur le Gentilhomme.

LE MARQUIS.

La colere vous prend, ne vous contraignez pas,
Enragez à votre aiſe, & faites du fracas.
(*à Olympe.*)
Fort bien, il vous falloit des Marquis?

OLYMPE.

Je l'avoue.
J'ai, touchant votre hymen, mérité qu'on me joue.
Mais vous trouverez bon que, fort modeſtement,
Je vous faſſe à mon tour un léger compliment;
Et ne vous cache plus, que ſi prendre une femme
Eſt un deſſein fixé que vous ayez dans l'ame,
Vous êtes obligé, par beaucoup de raiſons,
D'en aller chercher une aux petites maiſons.
Vous avez le cerveau....

LE MARQUIS.

Tout doux, ma colombelle,
Je ſçais que je vous fais une injure mortelle,

Vous laiſſer encor fille eſt un tort de plus grands ;
Mais ne vous fâchez point, tout vient avec le tems.
De peur qu'à trop garder ce vieux nom qui vous choque,
Votre virginité vous preſſe & vous ſuffoque,
Demain je vous amene un galant achevé,
Joli, beau.

ANSELME.

J'ai, ſans vous, un gendre tout trouvé ;
Qu'on le faſſe venir.

LE MARQUIS.

Ah ! voyons donc ce gendre.
Trois jours après l'hymen, c'eſt un homme à ſe pendre.
Et la chere Lucrece, elle n'eſt point ici ?
Je la cherchois des yeux.

OLYMPE.

Vous met-elle en ſouci ?
Virgine, promptement.

LE MARQUIS.

Vous l'appellez Virgine ?

OLYMPE.

Pour Monſieur le Marquis, avertis ma couſine.

LE MARQUIS, *arrêtant Virgine.*

Elle l'avertira ſi je veux. Demeurez.
Vous vous faites ſervir ; ma foi, vous en aurez
Des valets, qui, plus haut que vous de trois étages ;
Quand vous commanderez, ſe mettront à vos gages.

ANSELME.

Il eſt fort pour Virgine, & ne ſçauroit ſouffrir....

LE MARQUIS.

Demain vous en pourrez tout au long diſcourir.
Bouche cloſe aujourd'hui, compere.

ANSELME.

Elle eſt heureuſe ;
Et tandis que ma fille eſt ſotte, vieille, gueuſe,
C'eſt pour elle un ſujet d'orgueil....

LE MARQUIS.

Voilà le point;
Vous y touchez du doigt, & ne l'entendez point.
Laiſſez faire à l'orgueil, il vous promet miracle.

ANSELME.

Monſieur le Chevalier n'y mettra pas obſtacle.

SCENE IX.

ANSELME, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, OLYMPE, LUCRECE, VIRGINE, CARLIN.

ANSELME, *au Chevalier.*

VEnez, on vous attend pour un ordre aſſez doux.
J'ai repris ma parole, & ma fille eſt à vous;
Donnez-lui votre main.

LE CHEVALIER.

L'aurois-je pu prétendre?
Quel heur!

LE MARQUIS.

C'eſt mon cadet. Bon jour, Monſieur le gendre.
Je ſuis ravi du choix; quand je la régalois
De l'offre d'un amant, c'eſt lui dont je parlois.

LE CHEVALIER.

A l'obtenir pour moi vous avez eu grand zèle.

LE MARQUIS.

Trop heureux de l'avoir quand je ne veux plus d'elle.
Te voilà bien, cadet, tiens-y toi.

ANSELME.

Je prétends
Que tous trois nous aurons ſujet d'être contens;
Et qu'entre nous jamais, ni diſcorde, ni guerre....

LE MARQUIS, *à Anſelme.*

Et quand il la verra ſe débattre par terre,

Faire

Faire des cris, hurler, rira-t-il bien?

ANSELME.

De quoi?

LE MARQUIS.

De quoi? Le fin renard!

ANSELME.

C'eſt de l'hébreu pour moi.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, je ſçais ce qu'il faut qu'on lui cache.
Ils ſont bien aſſortis, chacun d'eux a ſa tache.
Mon cadet eſt ſans bien, je vous l'ai déja dit;
Mais....

ANSELME.

Il aime la gloire, & cela me ſuffit.
Si quelque qualité peut en lui me déplaire,
Puiſqu'il faut parler franc, c'eſt qu'il eſt votre frere.

LE MARQUIS.

S'il ne tient qu'à cela, pour vous rendre content,
Je me défraterniſe, il en peut faire autant,
Laiſſer du nom Lorgnac la nobleſſe en arriere;
Et ſe faire appeller Monſieur de l'Anſelmiere.
La Seigneurie eſt belle, & bien digne de vous,
(*à Lucrece.*)
Pere Anſelme. Le pere & la fille ſont foux.
Qu'en dites-vous, ma belle? Il vous faut, que je penſe,
Pour les pouvoir ſouffrir, grand fond de patience.

LUCRECE.

Vous me croyez peut-être encor plus folle qu'eux?

LE MARQUIS.

Vous croire folle? Ah! non, c'eſt bien aſſez de deux;
Et d'ailleurs j'ai pour vous....

LUCRECE.

J'en devine la cauſe.
On m'a dit que je dois vous être quelque choſe,
Que vous épouſerez la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Comment?

Qui vous l'a dit ?

LUCRECE.

Qu'importe ; à quand l'hymen ?

LE MARQUIS.

Vraiment ;
La Comteſſe ! c'eſt bien mon amour qu'elle brigue.

LUCRECE.

Pourquoi non ?

LE MARQUIS.

Demandez à notre vieux rodrigue ;
Si la plus miſérable accepteroit mon cœur.

ANSELME.

Vous penſez vous railler ? Je plaindrois ſon malheur ;
Et ſi j'en étois cru, quoique le bien nous tente,
Virgine que voilà, qui n'eſt qu'une ſuivante,
Quand vous la voudriez....

LE MARQUIS.

Il eſt bon, ſur ma foi ;
Virgine ! le moyen qu'elle voulût de moi !
Mon bel ange, parlez, que faut-il que j'en croie ?

VIRGINE.

Jugez-en.

SCENE X.

ANSELME, LE MARQUIS, ORONTE, OLYMPE, LUCRECE, LE CHEVALIER, VIRGINE, CARLIN.

ORONTE.

JE vous viens faire part de ma joie ;
Ma ſœur eſt arrivée, enfin, ſelon mes vœux ;
Et demain je me vois en état d'être heureux.

VIRGINE, *au Marquis.*

Je me cache un moment afin de le ſurprendre.

ANSELME, *à Oronte.*

C'eſt d'elle pour l'hymen que le jour ſe doit prendre.

ORONTE, *au Chevalier.*

Pour ſurcroît d'allégreſſe, on m'a là-bas appris
Ce que doit votre amour à Monſieur le Marquis.
S'il daignoit honorer ma ſœur d'une viſite,
Elle eſt civile, douce, & connoît ſon mérite.

LE MARQUIS.

Vous ne m'apprenez rien, n'en ſoyez point jaloux;
Je l'ai vue, & ſçavois ſon retour avant vous.

ORONTE.

Vous l'avez vue?

LE MARQUIS.

Holà, qu'on appelle Virgine.
Que j'en vais voir ici qui feront griſe mine!

VIRGINE, *rentrant.*

On a beſoin de moi, qu'eſt-ce?

LE MARQUIS, *à Oronte.*

Ne dites mot.

ORONTE.

D'où vient que....

LE MARQUIS, *à Oronte.*

Nous verrons qui de nous eſt le ſot.
Motus.

CARLIN, *au Chevalier.*

Gare mon dos, ce n'eſt plus raillerie.

LE CHEVALIER.

Va, ne crains rien.

VIRGINE.

Tandis que chacun ſe marie,
Si j'en faiſois autant?

ORONTE.

Virgine a de l'eſprit.

ANSELME.

L'exemple tout d'un coup la met en appétit.

VIRGINE.

J'ai promis en ſecret; puis-je tenir parole?

LE MARQUIS.

Vous allez voir à qui.

VIRGINE.

C'eſt la fin de mon rôle.

Touche, Carlin.

CARLIN.

Mon tout, ma Virgine !

LE MARQUIS.

Maraud.

(*à Oronte.*)

Elle ſe divertit.

VIRGINE, *au Marquis.*

Je n'ai pas le cœur haut.

Si pourtant vous pouviez vouloir d'une ſuivante ;

Je ſuis votre très-humble & très-tendre ſervante.

LE MARQUIS.

La ſuivante m'a plu, me plaît, & me plaira.

ANSELME.

Quel eſt donc ce myſtere ?

LE MARQUIS.

Oronte le dira.

ORONTE, *à Anſelme.*

Je m'y perds comme vous.

LE MARQUIS, *à Anſelme.*

Il veut pouſſer la pièce ;

La Virgine eſt ſa ſœur, Madame la Comteſſe.

ORONTE.

Ma ſœur ?

ANSELME.

Qui nous rendra raiſon de tout ceci ?

Depuis un an & plus Virgine ſert ici,

Après l'avoir chaſſée, on vient de la reprendre ;

Et c'eſt une Comteſſe ! y peut-on rien comprendre ?

LE MARQUIS.

Carlin ?

CARLIN.

Monſieur.

VIRGINE.

Je puis débrouiller ce cahos.

Si l'on veut m'écouter, j'aurai fait en deux mots.

Le Marquis prétendant épouſer ma Maîtreſſe,

J'ai, pour l'en dégoûter, contrefait la Comteſſe;
Et par-là lui faiſant pour moi tout oublier,
J'ai levé tout obſtacle aux vœux du Chevalier.

LE MARQUIS.

M'avoir fourbé !

VIRGINE.

J'ai tort ; mais Carlin qui me gâte....

LE MARQUIS.

Ah ! coquin, tu mourras.

CARLIN.

Moi ? Je n'ai pas de hâte.

LE CHEVALIER.

Ce valet eſt à moi, point de bruit, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

D'un gibier de bourreau tu prends donc l'intérêt,
Cadet maudit ? Et toi, rieuſe ridicule,
Epouſe-le, j'en dois avaler la pilule;
C'en eſt fait, je vois bien qu'en penſant l'attraper,
Moi-même je me ſuis enfin laiſſé duper.
Pour un fat comme lui, qui n'avoit pas la maille,
Cent mille écus ſont beaux, il en fera gogaille;
Mais puiſſe-t-il ſe voir plus marqué ſur le front,
Que cent des mieux timbrés enſemble ne le ſont;
Que le nombre d'enfans, vous rendant miſérables,
Vous faſſe chaque jour donner à tous les diables;
Puiſſiez-vous, en ſeize ans, en avoir trente-deux,
Tous borgnes, tous boſſus, tous tortus, tous boiteux;
Si-tôt qu'ils ſeront grands, que chacun d'eux vous crache,
A toi ſur la criniere, à toi ſur la mouſtache;
Et pour l'achevement d'un malheur conſommé;
Qu'ils ſoient haïs par tout comme je ſuis aimé.

SCENE DERNIERE.

ANSELME, ORONTE, OLYMPE, LUCRECE, LE CHEVALIER, VIRGINE, CARLIN.

ORONTE.

VOus en voilà défaits.

VIRGINE.

Et tout par mon adreſſe.
Quel préſent fera-t-on à la fauſſe Comteſſe ?
Il m'en faut un de noce, & des plus beaux.

ANSELME.

Suis-nous ;
C'eſt moi qui dois payer ; & je réponds pour tous.

FIN.